

# William SHAKESPEARE



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions

# ARVENSA ÉDITIONS

*Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française*



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

*Tous droits réservés Arvensa Editions*

ISBN Epub : 9782368410042

ISBN Pdf : 9782368410295

# NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des éditions Arvensa est de vous faire connaître les oeuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toute autre demande, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez être informé de nos actualités et des mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

**Arvensa Éditions**

© Tous droits réservés Arvensa® Éditions

# LISTE DES TITRES



*AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition.  
Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.*

[ARVENSA EDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

---

[AVERTISSEMENT](#)

[PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE](#)

---

## ➔ [TRAGÉDIES](#)

[ANTOINE ET CLÉOPÂTRE](#)

[CORIOLAN](#)

[LE PREMIER HAMLET](#)

[LE SECOND HAMLET](#)

[JULES CÉSAR](#)

[MACBETH](#)

[OTHELLO](#)

[LE ROI LEAR](#)

[ROMÉO ET JULIETTE](#)

[TIMON D'ATHÈNES](#)

[TITUS ANDRONICUS](#)

[TROÏLUS ET CRESSIDA](#)

---

## ➔ [COMÉDIES](#)

[BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN](#)

[LA COMÉDIE DES MÉPRISES](#)

[COMME IL VOUS PLAIRA](#)

[LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE](#)

[LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR](#)

[LE MARCHAND DE VENISE](#)

[MESURE POUR MESURE](#)

[LE SOIR DES ROIS OU CE QUE VOUS VOUDREZ](#)

[PEINES D'AMOUR PERDUES](#)  
[LA MÉGÈRE DOMPTÉE](#)  
[LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ](#)  
[TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN](#)

---

➔ **[ROMANCES](#)**

[LE CONTE D'HIVER](#)  
[CYMBELINE](#)  
[PÉRICLÈS PRINCE DE TYR](#)  
[LA TEMPÊTE](#)  
[LES DEUX NOBLES PARENTS](#)

---

➔ **[PIÈCES HISTORIQUES](#)**

[LE ROI JEAN](#)  
[LE ROI RICHARD II](#)  
[LE ROI RICHARD III](#)  
[LE ROI HENRI IV \(1\)](#)  
[LE ROI HENRI IV \(2\)](#)  
[LE ROI HENRI V](#)  
[LE ROI HENRI VI \(1\)](#)  
[LE ROI HENRI VI \(2\)](#)  
[LE ROI HENRI VI \(3\)](#)  
[LE ROI HENRI VIII](#)

---

➔ **[POÉSIES](#)**

[SONNETS](#)  
[LE PÉLERIN PASSIONNÉ](#)  
[LE PHÉNIX ET LA COLOMBE](#)  
[VÉNUS ET ADONIS](#)  
[LUCRÈCE](#)  
[LA PLAINTÉ D'UNE AMANTE](#)  
[LE PÉLERIN AMOUREUX](#)

---

➔ **[ANNEXES](#)**

[LE TESTAMENT DE WILLIAM SHAKESPEARE](#)  
[WILLIAM SHAKESPEARE](#)  
[NOUVELLE ÉTUDE SUR SHAKESPEARE, SON GÉNIE ET SES OEUVRES](#)

[BIOGRAPHIE](#)

[CITATIONS](#)

[ILLUSTRATIONS DES OEUVRES DE SHAKESPEARE](#)

---



**William Shakespeare: Oeuvres complètes**  
*53 titres (Annotés et illustrés)*

**Acheter l'intégralité du livre :**



A handwritten signature of William Shakespeare in black ink. The signature is written in a cursive style, with 'William' on the left and 'Shakespeare' on the right. The 'S' in 'Shakespeare' is particularly large and stylized, with a small 'e' written above it.



## Shakespeare : Oeuvres complètes



[Retour à la liste des titres](#)



# AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

PAR VICTOR HUGO

1865



En publiant une traduction nouvelle de Shakespeare, nous croyons devoir expliquer en quoi cette traduction diffère des précédentes.

D'abord cette traduction est nouvelle par la forme. Comme l'a dit un critique compétent dans *Profils et Grimaces*, elle est faite, non sur la traduction de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. Il ne faut pas l'oublier, la version de Letourneur, qui a servi de type à toutes les traductions publiées jusqu'ici, date du XVIIIe siècle : c'est dire que le premier interprète de Shakespeare a dû faire et a fait bien des concessions. Il était déjà bien assez téméraire de présenter à l'étroite critique littéraire du temps un théâtre où la distinction du comique et du tragique était méconnue et où la loi des unités était violée, sans ajouter encore à ces hardiesses les hardiesses du style. Aussi ne faut-il nullement s'étonner si la traduction de Letourneur est pleine de périphrases, si elle enveloppe la pensée du poète de tant de circonlocutions, et si elle est restée si loin de l'original. Disons-le hautement, pour qu'une traduction littérale de

Shakespeare fût possible, il fallait que le mouvement littéraire de 1830 eût vaincu, il fallait que la liberté qui avait triomphé en politique eût triomphé en littérature, il fallait que la langue nouvelle, la langue révolutionnaire, la langue du mot propre et de l'image, eût été définitivement créée. La traduction littérale de Shakespeare étant devenue possible, nous l'avons tentée. Avons-nous réussi ? Le lecteur en jugera.

Autre nouveauté. En consultant les éditions primitives de Shakespeare, nous avons reconnu que toutes les pièces publiées de son vivant ont d'abord paru sans cette division en cinq actes à laquelle elles sont aujourd'hui universellement soumises, et que cette division uniforme, si contraire au libre génie du grand Will, a été improvisée après sa mort par deux comédiens obscurs de l'époque. En comparant ainsi la bible shakespearienne aux reproductions qui en ont été faites plus tard, nous avons éprouvé en quelque sorte l'étonnement qu'avait ressenti Érasme en comparant l'Évangile grec à la Vulgate de saint Jérôme. Nous avons fait comme les protestants : plein d'une fervente admiration pour le texte sacré, nous en avons supprimé toutes les interpolations posthumes, et, au risque d'être taxé d'hérésie, nous avons fait disparaître dans notre édition ces indications d'actes qui rompaient arbitrairement l'unité profonde de l'oeuvre.

Tout le monde sait que Shakespeare, dans ses drames, emploie alternativement les deux formes, le vers et la prose. Dans telle pièce, la prose et le vers se partagent également le dialogue ; dans telle autre, c'est la poésie qui domine ; dans telle autre, c'est la prose. Ici les lignes plébéiennes et comiques coudoient familièrement les vers tragiques et patriciens ; là elles font antichambre dans des scènes séparées. Mais, quelque brusques que soient ces changements, ils ne sont jamais arbitraires. Suivant une loi d'harmonie dont le poète a le secret, les variations de la forme sont constamment d'accord chez lui, soit avec l'action, soit avec les caractères. Elles accompagnent toujours avec une admirable justesse la pensée du grand compositeur. Nous avons donc voulu, dans notre traduction même, noter ces importantes variations par un signe qui, tout en laissant au dialogue sa vivacité, indiquât au lecteur d'une façon très-apparente les soudaines transitions du ton, familier au ton lyrique. Ne pouvant donner le rythme du vers shakespearien, nous avons du moins tenu à en indiquer la coupe, nous avons, essayé de traduire le texte vers par vers, et nous avons mis un tiret — à chaque vers.

On sait encore qu'un certain nombre de pièces, comédies ou drames, publiées du temps de Shakespeare, avec son nom ou ses initiales, ont été déclarées apocryphes, simplement sur ce fait qu'elles n'ont pas été réimprimées dans l'in-folio de 1623. Nonobstant cette déclaration, nous les avons lues avec un soin scrupuleux, et, sans adopter entièrement l'avis de Schlegel, qui les range parmi les meilleures de Shakespeare, nous pouvons affirmer avoir reconnu dans plusieurs d'entre elles la retouche, sinon la touche, du maître. Pour que le lecteur puisse décider lui-même la question, nous les avons traduites, et elles forment le complément de notre ouvrage.

Une autre curiosité de cette édition, c'est de citer intégralement, dans des préfaces explicatives ou dans des appendices, les oeuvres aujourd'hui oubliées qui ont été comme les esquisses des chefs-d'oeuvre de Shakespeare. En effet, l'auteur d'Hamlet pensait sur l'originalité de l'art comme l'auteur d'Amphitryon et comme l'auteur du Cid. Il faisait consister la création dramatique, non dans l'invention de l'action, mais dans l'invention des caractères. Aussi, quand l'idée l'y sollicitait, il n'hésitait pas à réclamer la solidarité du génie avec tous les travailleurs passés, et il les appelait à lui, si humbles et si oubliés qu'ils fussent. Il disait à certain Bandello : Travaillons, ami ! et Roméo et Juliette ressuscitaient. Il criait à je ne sais quel Cinthio : À la besogne, frère ! et Othello naissait. Ce sont les opuscules de ces obscurs collaborateurs que nous avons tirés de leur poussière pour les restituer ici à l'imprimerie impérissable.

Nouvelle par la forme, nouvelle par les compléments, nouvelle par les révélations critiques et historiques, notre traduction est nouvelle encore par l'association de deux noms. Elle offre au lecteur cette nouveauté suprême : une préface de l'auteur de Ruy Blas. Victor Hugo contresigne l'oeuvre de son fils et la présente à la France.

Un monument a été élevé dans l'exil à Shakespeare. L'étude en a posé la première pierre, le génie en a posé la dernière.

LES DEUX HAMLET

À MA MÈRE

RESPECTUEUSE OFFRANDE

F.

V.H.

**Hauteville-House, février 1858.**

*Victor Hugo*

Shakespeare : Oeuvres complètes



[Retour à la liste des titres](#)



# PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE



PAR VICTOR HUGO  
1865





Shakespeare : Oeuvres complètes

PRÉFACE

PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE

[Retour à la liste des titres](#)



## Table des matières

- [I](#)
- [II](#)
- [III](#)
- [IV](#)
- [V](#)
- [VI](#)
- [VII](#)
- [VIII](#)



## I

Une traduction est presque toujours regardée tout d'abord par le peuple à qui on la donne comme une violence qu'on lui fait. Le goût bourgeois résiste à l'esprit universel.

Traduire un poète étranger, c'est accroître la poésie nationale ; cet accroissement déplaît à ceux auxquels il profite. C'est du moins le commencement ; le premier mouvement est la révolte. Une langue dans laquelle on transvase de la sorte un autre idiome fait ce qu'elle peut pour refuser. Elle en sera fortifiée plus tard, en attendant elle s'indigne. Cette saveur nouvelle lui répugne. Ces locutions insolites, ces tours inattendus, cette irruption sauvage de figures inconnues, tout cela, c'est de l'invasion. Que va devenir sa littérature à elle ? Quelle idée a-t-on de venir lui mêler dans le sang cette substance des autres peuples ? C'est de la poésie en excès. Il y a là abus d'images, profusion de métaphores, violation des frontières, introduction forcée du goût cosmopolite dans le goût local. Est-ce grec ? c'est grossier. Est-ce anglais ? c'est barbare. Apreté ici, âcreté là. Et, si intelligente que soit la nation qu'on veut enrichir, elle s'indigne. Elle hait cette nourriture. Elle boit de force, avec colère, Jupiter enfant recrachait le lait de la chèvre divine.

Ceci a été vrai en France pour Homère, et encore plus vrai pour Shakespeare.

Au dix-septième siècle, à propos de madame Dacier, on posa la question : Faut-il traduire Homère ? L'abbé Terrasson, tout net, répondit non. La Mothe fit mieux ; il refit l'Illiade. Ce La Mothe était un homme d'esprit qui était idiot. De nos jours, nous avons eu en ce genre M. Beyle, dit Stendhal, qui écrivait : Je préfère à Homère les mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Faut-il traduire Homère ? — fut la question littéraire du dix-septième



siècle. La question littéraire du dix-huitième fut celle-ci : — Faut-il traduire Shakespeare ?



## II

« Il faut que je vous dise combien je suis fâché contre un nommé Letourneur, qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu les deux volumes de ce misérable ? il sacrifie tous les Français sans exception à son idole (*Shakespeare*), comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès ; il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine. Ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespeare, qu'on prendrait pour des pièces de la foire, faites il y a deux cents ans. Il y aura encore cinq volumes. Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile ? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ? Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France, et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille pour en orner le front d'un histrion barbare. »

À qui est adressée cette lettre ? à La Harpe. Par qui ? par Voltaire. On le voit, il faut de la bravoure pour être Letourneur.

Ah ! vous traduisez Shakespeare ? Eh bien, vous êtes un faquin ; mieux que cela, vous êtes un impudent imbécile ; mieux encore, vous êtes un misérable. Vous faites un affront à la France. Vous méritez toutes les formes de l'opprobre public, depuis le bonnet d'âne, comme les cancre, jusqu'au pilori, comme les voleurs. Vous êtes peut-être un « monstre. » Je dis peut-être, car dans la lettre de Voltaire monstre est amphibologique ; la

syntaxe l'adjuge à Letourneur, mais la haine le donne à Shakespeare.

Ce digne Letourneur, couronné à Montauban et à Besançon, lauréat académique de province, uniquement occupé d'émousser Shakespeare, de lui ôter les reliefs et les angles et de le faire passer, c'est-à-dire de le rendre passable, ce bonhomme, travailleur consciencieux, ayant pour tout horizon les quatre murs de son cabinet, doux comme une fille, incapable de fiel et de représailles, poli, timide, honnête, parlant bas, vécut toute sa vie sous cette épithète, misérable, que lui avait jetée l'éclatante voix de Voltaire, et mourut à cinquante-deux ans, étonné.



### III

Letourneur, chose curieuse à dire, n'était pas moins bafoué par les Anglais que par les Français. Nous ne savons plus quel lord, faisant autorité, disait de Letourneur : pour traduire un fou, il faut être un sot. Dans le livre intitulé William Shakespeare, publié récemment, on peut lire, réunis et groupés, tous ces étranges textes anglais qui ont insulté Shakespeare pendant deux siècles. Au verdict des gens de lettres, ajoutez le verdict des princes. Georges Ier, sous le règne duquel, vers 1726, Shakespeare parut poindre un peu, n'en voulut jamais écouter un vers. Ce Georges était « un homme grave et sage » (*Millot*), qui aima une jolie femme jusqu'à la faire grand-écuyer. Georges II pensa comme Georges Ier. Il s'écriait : — Je ne pourrais pas lire Shakespeare. Et il ajoutait, c'est Hume qui le raconte : — C'est un garçon si ampoulé ! — (*He was such a bombast fellow !*) L'abbé Millot, historien qui prêchait l'Avent à Versailles et le Carême à Lunéville, et que Querlon préfère à Hénault, raconte l'influence de Pope sur Georges II au sujet de Shakespeare. Pope s'indignait de l'orgueil de Shakespeare, et comparait Shakespeare à un mulet qui ne porte rien et qui écoute le bruit de ses grelots. Le dédain littéraire justifiait le dédain royal. Georges III continua la tradition. Georges II qui commença de bonne heure, à ce qu'il paraît, l'état d'esprit, par lequel il devait finir, jugeait Shakespeare et disait à miss Burney : — Quoi ! n'est-ce pas là un triste galimatias ? quoi ! quoi ! — (*What ! is there not sad stuff ? what ! what !*)

On dira : ce ne sont là que des opinions de roi. Qu'on ne s'y trompe point, la mode en Angleterre suit le roi. L'opinion de la majesté royale en matière de goût est grave de l'autre côté du détroit. Le roi d'Angleterre est le leader suprême des salons de Londres. Témoin le poète lauréat, presque toujours accepté par le public. Le roi ne gouverne pas, mais il règne. Le livre

qu'il lit et la cravate qu'il met, font loi. Il plaît à un roi de rejeter le génie, l'Angleterre méconnaît Shakespeare ; il plaît à un roi d'admirer la niaiserie, l'Angleterre adore Brummel.

Disons-le, la France de 1814 tombait plus bas encore quand elle permettait aux Bourbons de jeter Voltaire à la voirie.



## IV

Le danger de traduire Shakespeare a disparu aujourd'hui.

On n'est plus un ennemi public pour cela.

Mais si le danger n'existe plus, la difficulté reste.

Letourneur n'a pas traduit Shakespeare ; il l'a, candidement, sans le vouloir, obéissant à son insu au goût hostile de son époque, parodié.

Traduire Shakespeare, le traduire réellement, le traduire avec confiance, le traduire en s'abandonnant à lui, le traduire avec la simplicité honnête et fière de l'enthousiasme, ne rien éluder, ne rien omettre, ne rien amortir, ne rien cacher, ne pas lui mettre de voile là où il est nu, ne pas lui mettre de masque là où il est sincère, ne pas lui prendre sa peau pour mentir dessous, le traduire sans recourir à la périphrase, cette restriction mentale, le traduire sans complaisance puriste pour la France ou puritaine pour l'Angleterre, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, le traduire comme on témoigne, ne point le trahir, l'introduire à Paris de plain-pied, ne pas prendre de précautions insolentes pour ce génie, proposer à la moyenne des intelligences, qui a la prétention de s'appeler le goût, l'acceptation de ce géant, le voilà ! en voulez-vous ? ne pas crier gare, ne pas être honteux du grand homme, l'avouer, l'afficher, le proclamer, le promulguer, être sa chair et ses os, prendre son empreinte, mouler sa forme, penser sa pensée, parler sa parole, répercuter Shakespeare de l'anglais en français, quelle entreprise !



## V

Shakespeare est un des poètes qui se défendent le plus contre le traducteur.

La vieille violence faite à Protée symbolise l'effort des traducteurs. Saisir le génie, rude besogne. Shakespeare résiste, il faut l'étreindre ; Shakespeare échappe, il faut le poursuivre.

Il échappe par l'idée, il échappe par l'expression. Rappelez-vous le unsex, cette lugubre déclaration de neutralité d'un monstre entre le bien et le mal, cet écriteau posé sur une conscience eunuque. Quelle intrépidité il faut pour reproduire nettement en français certaines beautés insolentes de ce poète, par exemple le *Buttock of the night*, où l'on entrevoit les parties honteuses de l'ombre. D'autres expressions semblent sans équivalents possibles ; ainsi *green girl*, fille verte, n'a aucun sens en français. On pourrait dire de certains mots qu'ils sont imprenables. Shakespeare a un *sunt lacrymae rerum*. Dans le *we have kissed away kingdoms and provinces*, aussi bien que dans le profond soupir de Virgile, l'indicible est dit. Cette gigantesque dépense d'avenir faite dans un lit, ces provinces s'en allant en baisers, ces royaumes possibles s'évanouissant sur les bouches jointes d'Antoine et de Cléopâtre, ces empires dissous en caresses et ajoutant inexprimablement leur grandeur à la volupté, néant comme eux, toutes ces sublimités sont dans ce mot *kissed away kingdoms*.

Shakespeare échappe au traducteur par le style, il échappe aussi par la langue. L'anglais se dérobe le plus qu'il peut au français. Les deux idiomes sont composés en sens inverse. Leur pôle n'est pas le même ; l'anglais est saxon, le français est latin. L'anglais actuel est presque de l'allemand du quinzième siècle, à l'orthographe près. L'antipathie immémoriale des deux idiomes a été telle, qu'en 1095 les normands déposèrent Wolstan, évêque de Worcester, pour le seul crime d'être une vieille brute d'anglais ne

sachant pas parler français. En revanche on a parlé danois à Bayeux. Dupleux estime qu'il y a dans l'anglais trois racines saxonnes sur quatre. Presque tous les verbes, toutes les particules, les mots qui font la charpente de la langue, sont du Nord. La langue anglaise a en elle une si dangereuse force isolante que l'Angleterre, instinctivement, et pour faciliter ses communications avec l'Europe, a pris ses termes de guerre aux Français, ses termes de navigation aux Hollandais, et ses termes de musique aux Italiens. Charles Duret écrivait en 1613, à propos de la langue anglaise : « Peu d'étrangers veulent se pener<sup>[4]</sup> de l'apprendre. » À l'heure qu'il est, elle est encore saxonne à ce point que l'usage n'a frappé de désuétude qu'à peine un septième des mots de l'Orosius du roi Alfred. De là une perpétuelle lutte sourde entre l'anglais et le français quand on les met en contact. Rien n'est plus laborieux que de faire coïncider ces deux idiomes. Ils semblent destinés à exprimer des choses opposées. L'un est septentrional, l'autre est méridional. L'un confine aux lieux cimmériens, aux bruyères, aux steppes, aux neiges, aux solitudes froides, aux espaces nocturnes, pleins de silhouettes indéterminées, aux régions blêmes ; l'autre confine aux régions claires. Il y a plus de lune dans celui-ci, et plus de soleil dans celui-là. Sud contre Nord, jour contre nuit, rayon contre spleen. Un nuage flotte toujours dans la phrase anglaise. Ce nuage est une beauté. Il est partout dans Shakespeare. Il faut que la clarté française pénètre ce nuage sans le dissoudre. Quelquefois la traduction doit se dilater. Un certain vague ajoute du trouble à la mélancolie et caractérise le Nord. Hamlet, en particulier, a pour air respirable ce vague. Le lui ôter, le tuerait. Une profonde brume diffuse l'enveloppe. Fixer Hamlet, c'est le supprimer. Il importe que la traduction n'ait pas plus de densité que l'original. Shakespeare ne veut pas être traduit comme Tacite.

Shakespeare résiste par le style ; Shakespeare résiste par la langue. Est-ce là tout ? non. Il résiste par le sens métaphysique ; il résiste par le sens historique ; il résiste par le sens légendaire. Il a beaucoup d'ignorance, ceci est convenu ; mais, ce qui est moins connu, il a beaucoup de science. Parfois tel détail qui surprend, où l'on croit voir sa grossièreté, atteste précisément sa particularité et sa finesse ; très-souvent ce que les critiques négateurs dénoncent dans Shakespeare comme l'invention ridicule d'un esprit sans culture et sans lettres, prouve, tout au contraire, sa bonne information. Il est sagace et singulier dans l'histoire. Il est on ne peut mieux renseigné dans la tradition et dans le conte. Quant à sa philosophie,



elle est étrange ; elle tient de Montaigne par le doute, et d'Ézéchiél par la vision.



## VI

Il y a des problèmes dans la Bible ; il y en a dans Homère ; on connaît ceux de Dante ; il existe en Italie des chaires publiques d'interprétation de la Divine comédie. Les obscurités propres à Shakespeare, aux divers points de vue que nous venons d'indiquer, ne sont pas moins abstruses. Comme la question biblique, comme la question homérique, comme la question dantesque, la question shakespearienne existe.

L'étude de cette question est préalable à la traduction. Il faut d'abord se mettre au fait de Shakespeare.

Pour pénétrer la question shakespearienne et, dans la mesure du possible, la résoudre, toute une bibliothèque est nécessaire. Historiens à consulter, depuis Hérodote jusqu'à Hume, poètes, depuis Chaucer jusqu'à Coleridge, critiques, éditeurs, commentateurs, nouvelles, romans, chroniques, drames, comédies, ouvrages en toutes langues, documents de toutes sortes, pièces justificatives de ce génie. On l'a fort accusé ; il importe d'examiner son dossier. Au British-Museum, un compartiment est exclusivement réservé aux ouvrages qui ont un rapport quelconque avec Shakespeare. Ces ouvrages veulent être les uns vérifiés, les autres approfondis. Labeur âpre et sérieux, et plein de complications. Sans compter les registres du Stationers' Hall, sans compter les registres du chef de troupe Henslowe, sans compter les registres de Stratford, sans compter les archives de Bridgewater House, sans compter le journal de Symon Forman. Il n'est pas inutile de confronter les dires de tous ceux qui ont essayé d'analyser Shakespeare, à commencer par Addison dans le Spectateur, et à finir par Jaucourt dans l'Encyclopédie. Shakespeare a été, en France, en Allemagne, en Angleterre, très-souvent jugé, très-souvent condamné, très-souvent exécuté ; il faut savoir par qui et comment. Où il s'inspire, ne le cherchez pas, c'est en lui-même ; mais où il puise, tâchez de

le découvrir. Le vrai traducteur doit faire effort pour lire tout ce que Shakespeare a lu. Il y a là pour le songeur des sources, et pour le piocheur des trouvailles. Les lectures de Shakespeare étaient variées et profondes. Cet inspiré était un étudiant. Faites donc ses études si vous voulez le connaître. Avoir lu Belleforest ne suffit pas, il faut lire Plutarque ; avoir lu Montaigne ne suffit pas, il faut lire Saxo Grammaticus ; avoir lu Érasme ne suffit pas, il faut lire Agrippa ; avoir lu Froissard ne suffit pas, il faut lire Plaute ; avoir lu Boccace ne suffit pas, il faut lire saint Augustin. Il faut lire tous les cancioneros et tous les fabliaux, Huon de Bordeaux, la belle Jehanne, le comte de Poitiers, le miracle de Notre-Dame, la légende du Renard, le roman de la Violette, la romance du Vieux-Manteau. Il faut lire Robert Wace, il faut lire Thomas le Rimeur. Il faut lire Boëce, Laneham, Spenser, Marlowe, Geoffroy de Monmouth, Gilbert de Montreuil, Holinshed, Amyot, Giraldi Cinthio, Pierre Boistreau, Arthur Brooke, Bandello, Luigi da Porto. Il faut lire Benoist de Saint-Maur, sir Nicholas Lestrangle, Paynter, Comines, Monstrelet, Grove, Stubbes, Strype, Thomas Morus et Ovide. Il faut lire Graham d'Aberfoyle et Straparole. J'en passe. On aurait tort de laisser de côté Webster, Cavendish, Gower, Tarleton, Georges Whetstone, Reginald Scot, Nichols et sir Thomas North. Alexandre Silvayn veut être feuilleté. Les Papiers de Sidney sont utiles. Un livre contrôle l'autre. Les textes s'entr'éclairent. Rien à négliger dans ce travail. Figurez-vous une lecture dont le diamètre va du Gesta romanorum à la Démonologie de Jacques VI.

Arriver à comprendre Shakespeare, telle est la tâche. Toute cette érudition a ce but : parvenir à un poète. C'est le chemin de pierres de ce paradis.

Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie.



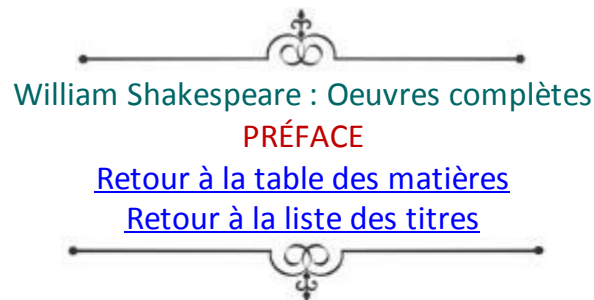
## VII

Et de la sorte, vous saurez de qui est contemporain le Thésée du Songe d'une nuit d'été ; vous saurez comment les prodiges de la mort de César se répercutent dans Macbeth ; vous saurez quelle quantité d'Oreste il y a dans Hamlet. Vous connaîtrez le vrai Timon d'Athènes, le vrai Shylock, le vrai Falstaff.

Shakespeare était un puissant assimilateur. Il s'amalgamait le passé. Il cherchait, puis trouvait ; il trouvait, puis inventait ; il inventait, puis créait. Une insufflation sortait pour lui du lourd tas des chroniques. De ces infolios il dégagait des fantômes.

Fantômes éternels. Les uns terribles, les autres adorables. Richard III Gloucester, Jean sans Terre, Marguerite, lady Macbeth, Regane et Goneril, Claudius, Lear, Roméo et Juliette, Jessica, Perdita, Miranda, Pauline, Constance, Ophélie, Cordélie, tous ces monstres, toutes ces fées. Les deux pôles du coeur humain et les deux extrémités de l'art représentés par des figures à jamais vivantes d'une vie mystérieuse, impalpables comme le nuage, immortelles comme le souffle. La difformité intérieure, Iago ; la difformité extérieure, Caliban ; et près d'Iago le charme, Desdemona, et en regard de Caliban la grâce, Titania.

Quand on a lu les innombrables livres lus par Shakespeare, quand on a bu aux mêmes sources, quand on s'est imprégné de tout ce dont il était pénétré, quand on s'est fait en soi un fac-simile du passé tel qu'il le voyait, quand on a appris tout ce qu'il savait, moyen d'en venir à rêver tout ce qu'il rêvait, quand on a digéré tous ces faits, toute cette histoire, toutes ces fables, toute cette philosophie, quand on a gravi cet escalier de volumes, on a pour récompense cette nuée d'ombres divines au-dessus de sa tête.



## VIII

Un jeune homme s'est dévoué à ce vaste travail. À côté de cette première tâche, reproduire Shakespeare, il y en avait une deuxième, la commenter. L'une, on vient de le voir, exige un poète, l'autre un bénédictin. Ce traducteur a accepté l'une et l'autre. Parallèlement à la traduction de chaque drame, il a placé, sous le titre d'introduction, une étude spéciale, où toutes les questions relatives au drame traduit sont discutées et débattues, et où, pièces en mains, le pour et contre est plaidé. Ces trente-six introductions aux trente-six drames de Shakespeare, divisés en quinze livres portant chacun un titre spécial, sont dans leur ensemble une oeuvre considérable. Oeuvre de critique, oeuvre de philologie, oeuvre de philosophie, oeuvre d'histoire, qui côtoie et corrobore la traduction ; quant à la traduction en elle-même, elle est fidèle, sincère, opiniâtre dans la résolution d'obéir au texte ; elle est modeste et fière ; elle ne tâche pas d'être supérieure à Shakespeare.

Le commentaire couche Shakespeare sur la table d'autopsie, la traduction le remet debout ; et après l'avoir vu disséqué, nous le retrouvons en vie.

Pour ceux qui, dans Shakespeare, veulent tout Shakespeare, cette traduction manquait. On l'a maintenant. Désormais il n'y a plus de bibliothèque bien faite sans Shakespeare. Une bibliothèque est aussi incomplète sans Shakespeare que sans Molière.

L'ouvrage a paru volume par volume et a eu d'un bout à l'autre ce grand collaborateur, le succès.

Le peu que vaut notre approbation, nous le donnons sans réserve à cet ouvrage, traduction au point de vue philologique, création au point de vue critique et historique. C'est une oeuvre de solitude. Ces oeuvres-là sont consciencieuses et saines. La vie sévère conseille le travail austère. Le

traducteur actuel sera, nous le croyons et toute la haute critique de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'a proclamé déjà, le traducteur définitif. Première raison, il est exact ; deuxième raison, il est complet. Les difficultés que nous venons d'indiquer, et une foule d'autres, il les a franchement abordées, et, selon nous, résolues. Faisant cette tentative, il s'y est dépensé tout entier. Il a senti, en accomplissant cette tâche, la religion de construire un monument. Il y a consacré douze des plus belles années de la vie. Nous trouvons bon qu'un jeune homme ait eu cette gravité. La besogne était malaisée, presque effrayante ; recherches, confrontations de textes, peines, labeurs sans relâche. Il a eu pendant douze années la fièvre de cette grande audace et de cette grande responsabilité. Cela est bien à lui d'avoir voulu cette oeuvre et de l'avoir terminée. Il a de cette façon marqué sa reconnaissance envers deux nations, envers celle dont il est l'hôte et envers celle dont il est le fils. Cette traduction de Shakespeare, c'est, en quelque sorte, le portrait de l'Angleterre envoyé à la France. À une époque où l'on sent approcher l'heure auguste de l'embrassement des peuples, c'est presque un acte, et c'est plus qu'un fait littéraire. Il y a quelque chose de pieux et de touchant dans ce don qu'un Français offre à la patrie, d'où nous sommes absents, lui et moi, par notre volonté et avec douleur.

Victor Hugo.



# TRAGÉDIES

---

William Shakespeare

---

[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

# LISTE DES TRAGÉDIES



[ANTOINE ET CLÉOPÂTRE](#)

[CORIOLAN](#)

[LE PREMIER HAMLET](#)

[LE SECOND HAMLET](#)

[JULES CÉSAR](#)

[MACBETH](#)

[OTHELLO](#)

[LE ROI LEAR](#)

[ROMÉO ET JULIETTE](#)

[TIMON D'ATHÈNES](#)

[TITUS ANDRONICUS](#)

[TROÏLUS ET CRESSIDA](#)



William Shakespeare : Oeuvres complètes

**TRAGÉDIES**

[Retour à la liste des Tragédies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



# ANTOINE ET CLÉOPÂTRE



1606

*Traduction par François Guizot, 1864*



[5]



Shakespeare : Oeuvres complètes

Tragédies

**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**

[Retour à la liste des Tragédies](#)

[Retour à la liste des titres](#)

## Table des matières

[Notice](#)

[Personnages](#)

[Acte Premier](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Acte Deuxième](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Acte Troisième](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[Scène IX](#)

[Scène X](#)

[Scène XI](#)

[Acte Quatrième](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)

[Scène III](#)

[Scène IV](#)

[Scène V](#)

[Scène VI](#)

[Scène VII](#)

[Scène VIII](#)

[Scène IX](#)

[Scène X](#)

[Scène XI](#)

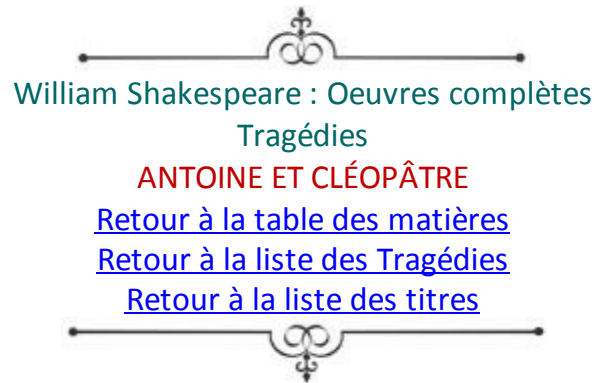
[Scène XII](#)

[Scène XIII](#)

[Acte Cinquième](#)

[Scène I](#)

[Scène II](#)



## Notice

On critiquera sans doute, dans cette pièce, le peu de liaison des scènes entre elles, défaut qui tient à la difficulté de rassembler une succession rapide et variée d'évènements dans un même tableau ; mais cette variété et ce désordre apparent tiennent la curiosité toujours éveillée, et un intérêt toujours plus vif émeut les passions du lecteur jusqu'au dernier acte. Il ne faut cependant commencer la lecture d'Antoine et Cléopâtre qu'après s'être pénétré de la Vie d'Antoine par Plutarque : c'est encore à cette source que le poète a puisé son plan, ses caractères et ses détails.

Peut-être les caractères secondaires de cette pièce sont-ils plus légèrement esquissés que dans les autres grands drames de Shakespeare ; mais tous sont vrais, et tous sont à leur place. L'attention en est moins distraite des personnages principaux qui ressortent fortement, et frappent l'imagination.

On voit dans Antoine un mélange de grandeur et de faiblesse ; l'inconstance et la légèreté sont ses attributs ; généreux, sensible, passionné, mais volage, il prouve qu'à l'amour extrême du plaisir, un homme de son tempérament peut joindre, quand les circonstances l'exigent, une âme élevée, capable d'embrasser les plus nobles résolutions, mais qui cède toujours aux séductions d'une femme.

Par opposition au caractère aimable d'Antoine, Shakespeare nous peint Octave César faux, sans courage, d'une âme étroite, hautaine et vindicative. Malgré les flatteries des poètes et des historiens, Shakespeare nous semble avoir deviné le vrai caractère de ce prince, qui avoua lui-même, en mourant, qu'il avait porté un masque depuis son avènement à l'empire.

Lépide, le troisième triumvir, est l'ombre au tableau à côté d'Antoine et

de César ; son caractère faible, indécis et sans couleur, est tracé d'une manière très-comique dans la scène où Éno-barbus et Agrippa s'amuse à singer son ton et ses discours. Son plus bel exploit est dans la dernière scène de l'acte précédent, où il tient bravement tête à ses collègues, le verre à la main, encore est-on obligé d'emporter ivre-mort ce TROISIÈME PILIER DE L'UNIVERS.

On regrette que le jeune Pompée ne paraisse qu'un instant sur la scène ; peut-être oublie-t-il trop facilement sa mission sacrée, de venger un père, après la noble réponse qu'il adresse aux triumvirs ; et l'on est presque tenté d'approuver le hardi projet de ce Ménécrate qui dit avec amertume : Ton père, ô Pompée, n'eût jamais fait un traité semblable. Mais Shakespeare a suivi ici l'histoire scrupuleusement. D'ailleurs l'art exige que l'intérêt ne soit pas trop dispersé dans une composition dramatique ; voilà pourquoi l'aimable Octavie ne nous est aussi montrée qu'en passant ; cette femme si douce, si pure, si vertueuse, dont les grâces modestes sont éclipsées par l'éclat trompeur et l'ostentation de son indigne rivale.


Cléopâtre est dans Shakespeare cette courtisane voluptueuse et rusée que nous peint l'histoire ; comme Antoine, elle est remplie de contrastes : tour à tour vaniteuse comme une coquette et grande comme une reine, volage dans sa soif des voluptés, et sincère dans son attachement pour Antoine ; elle semble créée pour lui et lui pour elle. Si sa passion manque de dignité tragique, comme le malheur l'ennoblit, comme elle s'élève à la hauteur de son rang par l'héroïsme qu'elle déploie à ses derniers instants ! Elle se montre digne, en un mot, de partager la tombe d'Antoine.

Une scène qui nous a semblé d'un pathétique profond, c'est celle où Éno-barbus, bourrelé de remords de sa trahison, adresse à la Nuit une protestation si touchante, et meurt de douleur en invoquant le nom d'Antoine, dont la générosité l'a rappelé au sentiment de ses devoirs.

Johnson prétend que cette pièce n'avait point été divisée en actes par l'auteur, ou par ses premiers éditeurs. On pourrait donc altérer arbitrairement la division que nous avons adoptée d'après le texte anglais ; peut-être, d'après cette observation de Johnson, Letourneur s'était-il cru autorisé à renvoyer deux ou trois scènes à la fin, comme oiseuses ou trop longues ; nous les avons scrupuleusement rétablies.

Selon le docteur Malone, la pièce d'Antoine et Cléopâtre a été composée en 1608, et après celle de Jules César dont elle est en quelque sorte une suite, puisqu'il existe entre ces deux tragédies la même

connexion qu'entre les tragédies historiques de l'histoire anglaise.



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Personnages

MARC-ANTOINE, *triumvir*  
OCTAVE CÉSAR, *triumvir*.  
M. EMILIUS LEPIDUS, *triumvir*  
SEXTUS POMPEIUS.  
DOMITIUS ENOBARBUS,  
VENTIDIUS,  
EROS, *ami d'Antoine*  
SCARUS, *ami d'Antoine*  
DERCÉTAS, *ami d'Antoine*  
DEMETRIUS, *ami d'Antoine*  
PHILON,  
MECENE,  
AGRIPPA,  
DOLABELLA, *ami de César*.  
PROCULÉIUS, *ami de César*.  
THYREUS,  
GALLUS,  
MENAS, *ami de Pompée*.  
MENECRATE, *ami de Pompée*.  
VARIUS, *ami de Pompée*.  
TAURUS, *lieutenant de César*.  
CASSIDIUS, *lieutenant d'Antoine*.  
SILIUS, *officier de l'armée de Ventidius*.  
EUPHRODIUS, *député d'Antoine à César*.  
ALEXAS, MARDIAN, SELEUCUS et



DIOMEDE, *serviteurs de Cléopâtre*

UN DEVIN.

UN PAYSAN.

CLÉOPÂTRE, *reine d'Égypte.*

OCTAVIE, *soeur de César, femme d'Antoine.*

CHARMIANE, *femme de Cléopâtre.*

IRAS, *femme de Cléopâtre.*

OFFICIERS.

SOLDATS.

MESSAGERS ET SERVITEURS.

La scène se passe dans diverses parties de l'empire romain.



William Shakespeare : Oeuvres complètes

Tragédies

**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**


[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des Tragédies](#)

[Retour à la liste des titres](#)



**Acte Premier**



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE I  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène I

ALEXANDRIE.

*Un appartement du palais de Cléopâtre. Entrent DÉMÉTRIUS ET PHILON.*

**PHILON.**

En vérité, ce fol amour de notre général passe la mesure. Ses beaux yeux, qu'on voyait, au milieu de ses légions rangées en bataille, étinceler, comme ceux de Mars armé, maintenant tournent leurs regards, fixent leur attention sur un front basané. Son cœur de guerrier, qui, plus d'une fois, dans la mêlée des grandes batailles, brisa sur son sein les boucles de sa cuirasse, dément sa trempe. Il est devenu le soufflet et l'éventail qui apaisent les impudiques désirs d'une Égyptienne<sup>[6]</sup>. Regarde, les voilà qui viennent. (*Fanfares. Entrent Antoine et Cléopâtre avec leur suite. Des eunuques agitent des éventails devant Cléopâtre*) — Observe-le bien, et tu verras en lui la troisième colonne de l'univers<sup>[7]</sup> devenue le jouet d'une prostituée. Regarde et vois.

**CLÉOPÂTRE.**

Si c'est de l'amour, dites-moi, quel degré d'amour ?

**ANTOINE.**

C'est un amour bien pauvre, celui que l'on peut calculer.

**CLÉOPÂTRE.**

Je veux établir, par une limite, jusqu'à quel point je puis être aimée.

**ANTOINE.**

Alors il te faudra découvrir un nouveau ciel et une nouvelle terre. (*Entre un serviteur.*)

**LE SERVITEUR.**

Des nouvelles, mon bon seigneur, des nouvelles de Rome !

**ANTOINE.**

Ta présence m'importune : sois bref.

**CLÉOPÂTRE.**

Non ; écoute ces nouvelles, Antoine, Fulvie peut-être est courroucée. Ou qui sait, si l'imberbe César ne vous envoie pas ses ordres suprêmes : Fais ceci ou fais cela ; empare-toi de ce royaume et affranchis cet autre : obéis, ou nous te réprimanderons.

**ANTOINE.**

Comment, mon amour ?

**CLÉOPÂTRE.**

Peut-être, et même cela est très-probable, peut-être que vous ne devez pas vous arrêter plus longtemps ici ; César vous donne votre congé. Il faut donc l'entendre, Antoine. — Où sont les ordres de Fulvie ? de César, veux-je dire ? ou de tous deux ? — Faites entrer les messagers. — Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis, Antoine : ce sang qui te monte au visage rend hommage à César ; ou c'est la honte qui colore ton front, quand l'aigre voix de Fulvie te gronde. — Les messagers !

**ANTOINE.**

Que Rome se fonde dans le Tibre, que le vaste portique de l'empire s'écroule ! C'est ici qu'est mon univers. Les royaumes ne sont qu'argile. Notre globe fangeux nourrit également la brute et l'homme. Le noble emploi de la vie, c'est ceci (*il l'embrasse*), quand un tendre couple, quand des amants comme nous peuvent le faire. Et j'invite le monde sous peine de châtement à reconnaître que nous sommes incomparables !

**CLÉOPÂTRE.**

O rare imposture ! Pourquoi a-t-il épousé Fulvie s'il ne l'aimait pas ? Je semblerai dupe, mais je ne le suis pas. — Antoine sera toujours lui-même.

**ANTOINE.**

S'il est inspiré par Cléopâtre. Mais au nom de l'amour et de ses douces heures, ne perdons pas le temps en fâcheux entretiens. Nous ne devrions pas laisser écouler maintenant sans quelque plaisir une seule minute de notre vie... Quel sera l'amusement de ce soir ?

**CLÉOPÂTRE.**

Entendez les ambassadeurs.

**ANTOINE.**

Fi donc ! reine querelleuse, à qui tout sied : gronder, rire, pleurer : chaque passion brigue à l'envie l'honneur de paraître belle et de se faire admirer sur votre visage. Point de députés ! Je suis à toi, et à toi seule, et ce soir, nous nous promènerons dans les rues d'Alexandrie, et nous observerons les moeurs du peuple... Venez, ma reine : hier au soir vous en aviez envie.  
(*Au messager.*) Ne nous parle pas.  
(*Ils sortent avec leur suite.*)

**DÉMÉTRIUS.**

Antoine fait-il donc si peu de cas de César ?

**PHILON.**

Oui, quelquefois, quand il n'est plus Antoine, il s'écarte trop de ce caractère qui devrait toujours accompagner Antoine.

**DÉMÉTRIUS.**

Je suis vraiment affligé de voir confirmer tout ce que répète de lui à Rome la renommée, si souvent menteuse : mais j'espère de plus nobles actions pour demain... Reposez doucement !



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE I  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène II

*Un autre appartement du palais.*  
Entrent CHARMIANE, ALEXAS, IRAS et un DEVIN.

**CHARMIANE.**

Seigneur Alexas, cher Alexas, incomparable, presque tout-puissant Alexas, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine ? Oh ! que je voudrais connaître cet époux, qui, dites-vous, doit couronner ses cornes de guirlandes<sup>[8]</sup> !

**ALEXAS.**

Devin !

**LE DEVIN.**

Que désirez-vous ?

**CHARMIANE.**

Est-ce cet homme ?... Est-ce vous, monsieur, qui connaissez les choses ?

**LE DEVIN.**

Je sais lire un peu dans le livre immense des secrets de la nature.

**ALEXAS.**

Montrez-lui votre main.  
(*Entre Énocharbus.*)

**ÉNOBARBUS.**

Qu'on serve promptement le repas : et du vin en abondance, pour boire à la santé de Cléopâtre.

**CHARMIANE.**

Mon bon monsieur, donnez-moi une bonne fortune.

**LE DEVIN.**

Je ne la fais pas, mais je la devine.

**CHARMIANE.**

Eh bien ! je vous prie, devinez-m'en une bonne.

**LE DEVIN.**

Vous serez encore plus belle que vous n'êtes.

**CHARMIANE.**

Il veut dire en embonpoint.

**IRAS.**

Non ; il veut dire que vous vous farderez quand vous serez vieille.

**CHARMIANE.**

Que les rides m'en préservent !

**ALEXAS.**

Ne troublez point sa prescience, et soyez attentive.

**CHARMIANE.**

Chut !

**LE DEVIN.**

Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

**CHARMIANE.**

J'aimerais mieux m'échauffer le foie avec le vin.

**ALEXAS.**

Allons, écoutez.

**CHARMIANE.**

Voyons, maintenant, quelque bonne aventure ; que j'épouse trois rois dans une matinée, que je devienne veuve de tous trois, que j'aie à cinquante ans un fils auquel Hérode<sup>[9]</sup> de Judée rende hommage. Trouve-moi un moyen de me marier avec Octave César, et de marcher l'égale de ma maîtresse.

**LE DEVIN.**

Vous survivrez à la reine que vous servez.

**CHARMIANE.**

Oh ! merveilleux ! J'aime bien mieux une longue vie que des figures<sup>[10]</sup>.

**LE DEVIN.**

Vous avez éprouvé dans le passé une meilleure fortune que celle qui vous attend.

**CHARMIANE.**

A ce compte, il y a toute apparence que mes enfants n'auront pas de nom<sup>[11]</sup>. Je vous prie, combien dois-je avoir de garçons et de filles ?

**LE DEVIN.**

Si chacun de vos désirs avait un sein fécond, vous auriez un million d'enfants.

**CHARMIANE.**

Tais-toi, insensé ! Je te pardonne, parce que tu es un sorcier.

**ALEXAS.**

Vous croyez que votre couche est la seule confidente de vos désirs.

**CHARMIANE.**

Allons, viens. Dis aussi à Iras sa bonne aventure.



**ALEXAS.**

Nous voulons tous savoir notre destinée.

**ÉNOBARBUS.**

Ma destinée, comme celle de la plupart de vous, sera d'aller nous coucher ivres ce soir.

**LE DEVIN.**

Voilà une main qui présage la chasteté, si rien ne s'y oppose d'ailleurs.

**CHARMIANE.**

Oui, comme le Nil débordé présage la famine...

**IRAS.**

Allez, folâtre compagne de lit, vous ne savez pas prédire.

**CHARMIANE.**

Oui, si une main humide n'est pas un pronostic de fécondité, il n'est pas vrai que je puisse me gratter l'oreille. — Je t'en prie, dis-lui seulement une destinée tout ordinaire.

**LE DEVIN.**

Vos destinées se ressemblent.

**IRAS.**

Mais comment, comment ? Citez quelques particularités.

**LE DEVIN.**

J'ai dit.

**IRAS.**

Quoi ! n'aurai-je pas seulement un pouce de bonne fortune de plus qu'elle ?

**CHARMIANE.**

Et si vous aviez un pouce de bonne fortune de plus que moi, où le

choisiriez-vous ?

**IRAS.**

Ce ne serait pas au nez de mon mari.

**CHARMIANE.**

Que le ciel corrige nos mauvaises pensées ! — Alexas ! allons, sa bonne aventure, à lui, sa bonne aventure. Oh ! qu'il épouse une femme qui ne puisse pas marcher. Douce Isis<sup>[12]</sup>, je t'en supplie, que cette femme meure ! et alors donne-lui-en une pire encore, et après celle-là d'autres toujours plus méchantes, jusqu'à ce que la pire de toutes le conduise en riant à sa tombe, cinquante fois déshonoré. Bonne Isis, exauce ma prière, et, quand tu devrais me refuser dans des occasions plus importantes, accorde-moi cette grâce ; bonne Isis, je t'en conjure !

**IRAS.**

Ainsi soit-il ; chère déesse, entends la prière que nous t'adressons toutes ! car si c'est un crève-cœur de voir un bel homme avec une mauvaise femme, c'est un chagrin mortel de voir un laid malotru sans cornes : ainsi donc, chère Isis, par bienséance, donne-lui la destinée qui lui convient.

**CHARMIANE.**

Ainsi soit-il.

**ALEXAS.**

Voyez-vous ; s'il dépendait d'elles de me déshonorer, elles se prostitueraient pour en venir à bout.

**ÉNOBARBUS.**

Silence : voici Antoine.

**CHARMIANE.**

Ce n'est pas lui ; c'est la reine.  
(Entre Cléopâtre.)

**CLÉOPÂTRE.**

Avez-vous vu mon seigneur ?

**ÉNOBARBUS.**

Non, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Est-ce qu'il n'est pas venu ici ?

**CHARMIANE.**

Non, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Il était d'une humeur gaie... Mais tout à coup un souvenir de Rome a saisi son âme. — Éno-barbus !

**ÉNOBARBUS.**

Madame ?

**CLÉOPÂTRE.**

Cherchez-le, et l'amenez ici... — Où est Alexas ?

**ALEXAS.**

Me voici, madame, à votre service. — Mon seigneur s'avance.

*(Antoine entre avec un messager et sa suite.)*

**CLÉOPÂTRE.**

Nous ne le regarderons pas. — Suivez-moi.

*(Sortent Cléopâtre, Éno-barbus, Alexas, Iras, Charmiane, le devin et la suite.)*

**LE MESSAGER.**

Fulvie, votre épouse, s'est avancée sur le champ de bataille...

**ANTOINE.**

Contre mon frère Lucius ?

**LE MESSAGER.**

Oui : mais cette guerre a bientôt été terminée. Les circonstances les ont aussitôt réconciliés, et ils ont réuni leurs forces contre César. Mais, dès le

premier choc, la fortune de César dans la guerre les a chassés tous deux de l'Italie.

**ANTOINE.**

Bien : qu'as-tu de plus funeste encore à m'apprendre ?

**LE MESSAGER.**

Les mauvaises nouvelles sont fatales à celui qui les apporte.

**ANTOINE.**

Oui, quand elles s'adressent à un insensé, ou à un lâche ; poursuis. — Avec moi, ce qui est passé est passé, voilà mon principe. Quiconque m'apprend une vérité, dût la mort être au bout de son récit, je l'écoute comme s'il me flattait.

**LE MESSAGER.**

Labiénus, et c'est une sinistre nouvelle, a envahi l'Asie Mineure depuis l'Euphrate avec son armée de Parthes ; sa bannière triomphante a flotté depuis la Syrie, jusqu'à la Lydie et l'Ionie ; tandis que...

**ANTOINE.**

Tandis qu'Antoine, voulais-tu dire...

**LE MESSAGER.**

Oh ! mon maître !

**ANTOINE.**

Parle-moi sans détour : ne déguise point les bruits populaires : appelle Cléopâtre comme on l'appelle à Rome ; prends le ton d'ironie avec lequel Fulvie parle de moi ; reproche-moi mes fautes avec toute la licence de la malignité et de la vérité réunies. — Oh ! nous ne portons que des ronces quand les vents violents demeurent immobiles ; et le récit de nos torts est pour nous une culture. — Laisse-moi un moment.

**LE MESSAGER.**

Selon votre plaisir, seigneur.

*(Il sort.)*

**ANTOINE.**

Quelles nouvelles de Sicyone ? Appelle le messenger de Sicyone.

**PREMIER SERVITEUR.**

Le messenger de Sicyone ? y en a-t-il un ?

**SECOND SERVITEUR.**

Seigneur, il attend vos ordres.

**ANTOINE.**

Qu'il vienne. — Il faut que je brise ces fortes chaînes égyptiennes, ou je me perds dans ma folle passion. (*Entre un autre messenger.*) Qui êtes-vous ?

**LE SECOND MESSENGER.**

Votre épouse Fulvie est morte.

**ANTOINE.**

Où est-elle morte ?

**LE MESSENGER.**

A Sicyone : la longueur de sa maladie, et d'autres circonstances plus graves encore, qu'il vous importe de connaître, sont détaillées dans cette lettre. (*Il lui donne la lettre.*)

**ANTOINE.**

Laissez-moi seul. (*Le messenger sort.*) Voilà une grande âme partie ! Je l'ai pourtant désiré. — L'objet que nous avons repoussé avec dédain, nous voudrions le posséder encore ! Le plaisir du jour diminue par la révolution des temps et devient une peine. — Elle est bonne parce qu'elle n'est plus. La main qui la repoussait voudrait la ramener ! — Il faut absolument que je m'affranchisse du joug de cette reine enchanteresse. Mille maux plus grands que ceux que je connais déjà sont près d'éclorre de mon indolence. — Où es-tu, Éno-barbus ? (*Éno-barbus entre.*)

**ÉNOBARBUS.**

Que voulez-vous, seigneur ?

**ANTOINE.**

Il faut que je parte sans délai de ces lieux.

**ÉNOBARBUS.**

En ce cas, nous tuons toutes nos femmes. Nous voyons combien une dureté leur est mortelle : s'il leur faut subir notre départ, la mort est là pour elles.

**ANTOINE.**

Il faut que je parte.

**ÉNOBARBUS.**

Dans une occasion pressante, que les femmes meurent ! — Mais ce serait pitié de les rejeter pour un rien, quoique comparées à un grand intérêt elles doivent être comptées pour rien. Au moindre bruit de ce dessein, Cléopâtre meurt, elle meurt aussitôt ; je l'ai vue mourir vingt fois pour des motifs bien plus légers. Je crois qu'il y a de l'amour pour elle dans la mort, qui lui procure quelque jouissance amoureuse, tant elle est prompte à mourir.

**ANTOINE.**

Elle est rusée à un point que l'homme ne peut imaginer.

**ÉNOBARBUS.**

Hélas, non, seigneur ! Ses passions ne sont formées que des plus purs éléments de l'amour. Nous ne pouvons comparer ses soupirs et ses larmes aux vents et aux flots. Ce sont de plus grandes tempêtes que celles qu'annoncent les almanachs, ce ne peut être une ruse chez elle. Si c'en est une, elle fait tomber la pluie aussi bien que Jupiter.

**ANTOINE.**

Que je voudrais ne l'avoir jamais vue !

**ÉNOBARBUS.**

Ah ! seigneur, vous auriez manqué de voir une merveille ; et n'avoir pas été

heureux par elle, c'eût été décréditer votre voyage.

**ANTOINE.**

Fulvie est morte.

**ÉNOBARBUS.**

Seigneur ?

**ANTOINE.**

Fulvie est morte.

**ÉNOBARBUS.**

Fulvie ?

**ANTOINE.**

Morte !

**ÉNOBARBUS.**

Eh bien ! seigneur, offrez aux dieux un sacrifice d'actions de grâces ! Quand il plaît à leur divinité d'enlever à un homme sa femme, ils lui montrent les tailleurs de la terre, pour le consoler en lui faisant voir que lorsque les vieilles robes sont usées, il reste des gens pour en faire de neuves. S'il n'y avait pas d'autre femme que Fulvie, alors vous auriez une véritable blessure et des motifs pour vous lamenter ; mais votre chagrin porte avec lui sa consolation ; votre vieille chemise vous donne un jupon neuf. En vérité, pour verser des larmes sur un tel chagrin, il faudrait les faire couler avec un oignon.

**ANTOINE.**

Les affaires qu'elle a entamées dans l'État ne peuvent supporter mon absence.

**ÉNOBARBUS.**

Et les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celle de Cléopâtre, qui dépend absolument de votre présence.

**ANTOINE.**

Plus de frivoles réponses. — Que nos officiers soient instruits de ma résolution. Je déclarerai à la reine la cause de notre expédition, et j'obtiendrai de son amour la liberté de partir. Car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie, et d'autres motifs plus pressants encore, qui parlent fortement à mon coeur : des lettres aussi de plusieurs de nos amis qui travaillent pour nous dans Rome, pressent mon retour dans ma patrie. Sextus Pompée a défié César, et il tient l'empire de la mer. Notre peuple inconstant, dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme de mérite, que lorsque son mérite a disparu, commence à faire passer toutes les dignités et la gloire du grand Pompée sur son fils, qui, grand déjà en renommée et en puissance, plus grand encore par sa naissance et son courage, passe pour un grand guerrier ; si ses avantages vont en croissant, l'univers pourrait être en danger. Plus d'un germe se développe, qui, semblable au poil d'un coursier<sup>[13]</sup>, n'a pas encore le venin du serpent, mais est déjà doué de la vie. Apprends à ceux dont l'emploi dépend de nous, que notre bon plaisir est de nous éloigner promptement de ces lieux.

**ÉNOBARBUS.**

Je vais exécuter vos ordres.

*(Ils sortent.)*





William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE I  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène III

CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, ALEXAS, IRAS.

**CLÉOPÂTRE.**

Où est-il ?

**CHARMIANE.**

Je ne l'ai pas vu depuis.

**CLÉOPÂTRE.**

Voyez où il est, qui est avec lui, et ce qu'il fait. Je ne vous ai pas envoyée. — Si vous le trouvez triste, dites que je suis à danser ; s'il est gai, annoncez que je viens de me trouver mal. Volez, et revenez.

**CHARMIANE.**

Madame, il me semble que si vous l'aimez tendrement, vous ne prenez pas les moyens d'obtenir de lui le même amour.

**CLÉOPÂTRE.**

Que devrais-je faire, ... que je ne fasse ?

**CHARMIANE.**

Cédez-lui en tout ; ne le contrariez en rien.

**CLÉOPÂTRE.**

Tu parles comme une folle ; c'est le moyen de le perdre.

**CHARMIANE.**

Ne le poussez pas ainsi à bout, je vous en prie, prenez garde : nous finissons par haïr ce que nous craignons trop souvent. (*Antoine entre.*) Mais voici Antoine.

**CLÉOPÂTRE.**

Je suis malade et triste.

**ANTOINE.**

Il m'est pénible de lui déclarer mon dessein.

**CLÉOPÂTRE.**

Aide-moi, chère Charmiane, à sortir de ce lieu. Je vais tomber. Cela ne peut durer longtemps : la nature ne peut le supporter.

**ANTOINE.**

Eh bien ! ma chère reine...

**CLÉOPÂTRE.**

Je vous prie, tenez-vous loin de moi.

**ANTOINE.**

Qu'y a-t-il donc ?

**CLÉOPÂTRE.**

Je lis dans vos yeux que vous avez reçu de bonnes nouvelles. Que vous dit votre épouse ? — Vous pouvez partir. Plût aux dieux qu'elle ne vous eût jamais permis de venir ! — Qu'elle ne dise pas surtout que c'est moi qui vous retiens : je n'ai aucun pouvoir sur vous. Vous êtes tout à elle.

**ANTOINE.**

Les dieux savent bien...

**CLÉOPÂTRE.**

Non, jamais reine ne fut si indignement trahie... Cependant, dès l'abord, j'avais vu poindre ses trahisons.

**ANTOINE.**

Cléopâtre !

**CLÉOPÂTRE.**

Quand tu ébranlerais de tes serments le trône même des dieux, comment pourrais-je croire que tu es à moi, que tu es sincère, toi, qui as trahi Fulvie ? Quelle passion extravagante a pu me laisser séduire par ces serments des lèvres aussitôt violés que prononcés ?

**ANTOINE.**

Ma tendre reine...

**CLÉOPÂTRE.**

Ah ! de grâce, ne cherche point de prétexte pour me quitter : dis-moi adieu, et pars. Lorsque tu me conjurais pour rester, c'était alors le temps des paroles : tu ne parlais pas alors de départ. — L'éternité était dans nos yeux et sur nos lèvres. Le bonheur était peint sur notre front ; aucune partie de nous-mêmes qui ne nous fît goûter la félicité du ciel. Il en est encore ainsi, ou bien toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur !

**ANTOINE.**

Que dites-vous, madame ?

**CLÉOPÂTRE.**

Que je voudrais avoir ta taille. — Tu apprendrais qu'il y avait un coeur en Égypte.

**ANTOINE.**

Reine, écoutez-moi. L'impérieuse nécessité des circonstances exige pour un temps notre service ; mais mon coeur tout entier reste avec vous. Partout, notre Italie étincelle des épées de la guerre civile. Sextus Pompée s'avance jusqu'au port de Rome. L'égalité de deux pouvoirs domestiques engendre les factions. Le parti odieux, devenu puissant, redevient le parti chéri. Pompée proscrit, mais riche de la gloire de son père, s'insinue insensiblement dans les coeurs de ceux qui n'ont point gagné au

gouvernement actuel : leur nombre s'accroît et devient redoutable, et les esprits fatigués du repos aspirent à en sortir par quelque résolution désespérée. — Un motif plus personnel pour moi, et qui doit surtout vous rassurer sur mon départ, c'est la mort de Fulvie.

**CLÉOPÂTRE.**

Si l'âge n'a pu affranchir mon coeur de la folie de l'amour, il l'a guéri du moins de la crédulité de l'enfance ! — Fulvie peut-elle mourir ?

**ANTOINE.**

Elle est morte, ma reine. Jetez ici les yeux et lisez à votre loisir tous les troubles qu'elle a suscités. La dernière nouvelle est la meilleure ; voyez en quel lieu, en quel temps elle est morte.

**CLÉOPÂTRE.**

O le plus faux des amants ! Où sont les fioles<sup>[14]</sup> sacrées que tu as dû remplir des larmes de ta douleur ? Ah ! je vois maintenant, je vois par la mort de Fulvie comment la mienne sera reçue !

**ANTOINE.**

Cessez vos reproches, et préparez-vous à entendre les projets que je porte en mon sein, qui s'accompliront ou seront abandonnés selon vos conseils. Je jure par le feu qui féconde le limon du Nil, que je pars de ces lieux votre guerrier, votre esclave, faisant la paix ou la guerre au gré de vos désirs.

**CLÉOPÂTRE.**

Coupe mon lacet, Charmiane, viens ; mais non.... laisse-moi : je me sens mal, et puis mieux dans un instant : c'est ainsi qu'aime Antoine !

**ANTOINE.**

Reine bien-aimée, épargnez-moi : rendez justice à l'amour d'Antoine, qui supportera aisément une juste procédure.

**CLÉOPÂTRE.**

Fulvie doit me l'avoir appris. Ah ! de grâce, détourne-toi, et verse des pleurs pour elle ; puis, fais-moi tes adieux, et dis que ces pleurs coulent pour l'Égypte. Maintenant, joue devant moi une scène de dissimulation

profonde et qui imite l'honneur parfait.

**ANTOINE.**

Vous m'échaufferez le sang. — Cessez.

**CLÉOPÂTRE.**

Tu pourrais faire mieux, mais ceci est bien déjà.

**ANTOINE.**

Je jure par mon épée !...

**CLÉOPÂTRE.**

Jure aussi par ton bouclier... Son jeu s'améliore ; mais il n'est pas encore parfait. — Vois, Charmiane, vois, je te prie, comme cet emportement sied bien à cet Hercule romain [\[15\]](#).

**ANTOINE.**

Je vous laisse, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Aimable seigneur, un seul mot... « Seigneur, il faut donc nous séparer... » Non, ce n'est pas cela : « Seigneur, nous nous sommes aimés. » Non, ce n'est pas cela ; vous le savez assez !... C'est quelque chose que je voudrais dire... Oh ! ma mémoire est un autre Antoine ; j'ai tout oublié !

**ANTOINE.**

Si votre royauté ne comptait la nonchalance parmi ses sujets, je vous prendrais vous-même pour la nonchalance.


**CLÉOPÂTRE.**

C'est un pénible travail que de porter cette nonchalance aussi près du cœur que je la porte ! Mais, seigneur, pardonnez, puisque le soin de ma dignité me tue dès que ce soin vous déplaît. Votre honneur vous rappelle loin de moi ; soyez sourd à ma folie, qui ne mérite pas la pitié ; que tous les dieux soient avec vous ! Que la victoire, couronnée de lauriers, se repose sur votre épée, et que de faciles succès jonchent votre sentier !

**ANTOINE.**

Sortons, madame, venez. Telle est notre séparation, qu'en demeurant ici vous me suivez pourtant, et que moi, en fuyant, je reste avec vous. —  
Sortons.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE I  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène IV

*ROME. Un appartement dans la maison de César.*  
Entrent OCTAVE, CÉSAR, LÉPIDE et leur suite.

### **CÉSAR.**

Vous voyez, Lépide, et vous saurez à l'avenir que ce n'est point le vice naturel de César de haïr un grand rival. — Voici les nouvelles d'Alexandrie. Il pêche, il boit, et les lampes de la nuit éclairent ses débauches. Il n'est pas plus homme que Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée n'est pas plus efféminée que lui. Il a donné à peine audience à mes députés, et daigne difficilement se rappeler qu'il a des collègues. Vous reconnaîtrez dans Antoine l'abrégé de toutes les faiblesses dont l'humanité est capable.

### **LÉPIDE.**

Je ne puis croire qu'il ait des torts assez grands pour obscurcir toutes ses vertus. Ses défauts sont comme les taches du ciel, rendues plus éclatantes par les ténèbres de la nuit. Ils sont héréditaires plutôt qu'acquis ; il ne peut s'en corriger, mais il ne les a pas cherchés.

### **CÉSAR.**

Vous êtes trop indulgent. Accordons que ce ne soit pas un crime de se laisser tomber sur la couche de Ptolémée, de donner un royaume pour un sourire, de s'asseoir pour s'enivrer avec un esclave ; de chanceler, en plein midi, dans les rues, et de faire le coup de poing avec une troupe de drôles trempés de sueur. Dites que cette conduite sied bien à Antoine, et il faut que ce soit un homme d'une trempe bien extraordinaire pour que ces

choses ne soient pas des taches dans son caractère... Mais du moins Antoine ne peut excuser ses souillures, quand sa légèreté<sup>[16]</sup> nous impose un si pesant fardeau : encore s'il ne consumait dans les voluptés que ses moments de loisir, le dégoût et son corps exténué lui en demanderaient compte ; mais sacrifier un temps si précieux qui l'appelle à quitter ses divertissements, et parle si haut pour sa fortune et pour la nôtre, c'est mériter d'être grondé comme ces jeunes gens, qui, déjà dans l'âge de connaître leurs devoirs, immolent leur expérience au plaisir présent, et se révoltent contre le bon jugement.

*(Entre un messenger.)*

### **LÉPIDE.**

Voici encore des nouvelles.

### **LE MESSAGER, à César.**

Vos ordres sont exécutés, et d'heure en heure, très-noble César, vous serez instruit de ce qui se passe. Pompée est puissant sur mer, et il paraît aimé de tous ceux que la crainte seule attachait à César. Les mécontents se rendent dans nos ports ; et le bruit court qu'on lui a fait grand tort.

### **CÉSAR.**

Je ne devais pas m'attendre à moins. L'histoire, dès son origine, nous apprend que celui qui est au pouvoir a été bien-aimé jusqu'au moment où il l'a obtenu ; et que l'homme tombé dans la disgrâce, qui n'avait jamais été aimé, qui n'avait jamais mérité l'amour du peuple, lui devient cher dès qu'il tombe. Cette multitude ressemble au pavillon flottant sur les ondes, qui avance ou recule, suit servilement l'inconstance du flot, et s'use par son mouvement continu.

### **LE MESSAGER.**

César, je t'annonce que Ménécrate et Ménas, deux fameux pirates, exercent leur empire sur les mers, qu'ils fendent et sillonnent de vaisseaux de toute espèce. Ils font de fréquentes et vives incursions sur les côtes d'Italie. Les peuples qui habitent les rivages pâlisent à leur nom seul, et la jeunesse ardente se révolte. Nul vaisseau ne peut se montrer qu'il ne soit pris aussitôt qu'aperçu. Le nom seul de Pompée inspire plus de terreur que n'en inspirerait la présence même de toute son armée.



**CÉSAR.**

Antoine, quitte tes débauches et tes voluptés ! Lorsque repoussé de Mutine, après avoir tué les deux consuls, Hirtius et Pansa, tu fus poursuivi par la famine, tu la combattis, malgré ta molle éducation, avec une patience plus grande que celle des sauvages. Tu bus l'urine de tes chevaux, et des eaux fangeuses que les animaux mêmes auraient rejetées avec dégoût. Ton palais ne dédaignait pas alors les fruits les plus sauvages des buissons épineux. Tel que le cerf affamé, lorsque la neige couvre les pâturages, tu mâchais l'écorce des arbres. On dit que sur les Alpes tu te repus d'une chair étrange, dont la vue seule fit périr plusieurs des tiens ; et toi (*ton honneur souffre maintenant de ces récits*) tu supportas tout cela en guerrier si intrépide, que ton visage même n'en fut pas altéré.

**LÉPIDE.**

C'est bien dommage.

**CÉSAR.**

Que la honte le ramène promptement à Rome. Il est temps que nous nous montrions tous deux sur le champ de bataille. Assemblons, sans tarder, notre conseil, pour concerter nos projets. Pompée prospère par notre indolence.

**LÉPIDE.**

Demain, César, je serai en état de vous instruire, avec exactitude, de ce que je puis exécuter sur mer et sur terre, pour faire face aux circonstances présentes.

**CÉSAR.**

C'est aussi le soin qui m'occupera jusqu'à demain. Adieu.

**LÉPIDE.**

Adieu, seigneur. Tout ce que vous apprendrez d'ici là des mouvements qui se passent au dehors, je vous conjure de m'en faire part.

**CÉSAR.**

N'en doutez pas, seigneur ; je sais que c'est mon devoir.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE I  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



**Scène V**

*ALEXANDRIE. Appartement du palais.*  
Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, IRAS, l'eunuque MARDIAN.

**CLÉOPÂTRE.**

Charmiane.

**CHARMIANE.**

Madame ?

**CLÉOPÂTRE.**

Ah ! ah ! donne-moi une potion de mandragore [\[17\]](#).

**CHARMIANE.**

Pourquoi donc, madame ?

**CLÉOPÂTRE.**

Afin que je puisse dormir pendant tout le temps que mon Antoine sera absent.

**CHARMIANE.**

Vous songez trop à lui.

**CLÉOPÂTRE.**

O trahison !...

**CHARMIANE.**

Madame, j'espère qu'il n'en est point ainsi.

**CLÉOPÂTRE.**

Eunuque ! Mardian !

**MARDIAN.**

Quel est le bon plaisir de Votre Majesté ?

**CLÉOPÂTRE.**

Je ne veux pas maintenant t'entendre chanter. Je ne prends aucun plaisir à ce qui vient d'un eunuque. — Il est heureux pour toi que ton impuissance empêche tes pensées les plus libres d'aller errer hors de l'Égypte. As-tu des inclinations ?

**L'EUNUQUE.**

Oui, gracieuse reine.

**CLÉOPÂTRE.**

En vérité ?

**MARDIAN.**

Pas en vérité [\[18\]](#), madame, car je ne puis rien faire en vérité que ce qu'il est honnête de faire ; mais j'ai de violentes passions, et je pense à ce que Mars fit avec Vénus.

**CLÉOPÂTRE.**

Ô Charmiane, où crois-tu qu'il soit à présent ? Est-il debout ou assis ? Se promène-t-il à pied ou est-il à cheval ? Heureux coursier, qui porte Antoine, conduis-toi bien, cheval ; car sais-tu bien qui tu portes ? L'Atlas qui soutient la moitié de ce globe, le bras et le casque de l'humanité. — Il dit maintenant ou murmure tout bas : Où est mon serpent du vieux Nil ? car c'est le nom qu'il me donne. — Oh ! maintenant, je me nourris d'un poison délicieux. — Penses-tu à moi qui suis brunie par les brûlants baisers du soleil, et dont le temps a déjà sillonné le visage de rides profondes ? — O toi, César au large front, dans le temps que tu étais ici à terre, j'étais un morceau de roi ! et le grand Pompée s'arrêtait, et fixait ses regards sur mon

front ; il eût voulu y attacher à jamais sa vue, et mourir en me contemplant !

**ALEXAS ENTRE.**

Souveraine d'Égypte, salut !

**CLÉOPÂTRE.**

Que tu es loin de ressembler à Marc-Antoine ! Et cependant, venant de sa part, il me semble que cette pierre philosophale t'a changé en or. Comment se porte mon brave Marc-Antoine ?

**ALEXAS.**

La dernière chose qu'il ait faite, chère reine, a été de baiser cent fois cette perle orientale. — Ses paroles sont encore gravées dans mon coeur.

**CLÉOPÂTRE.**

Mon oreille est impatiente de les faire passer dans le mien.

**ALEXAS.**

« Ami, m'a-t-il dit, va : dis que le fidèle Romain envoie à la reine d'Égypte ce trésor de l'huître, et que, pour rehausser la mince valeur du présent, il ira bientôt à ses pieds décorer de royaumes son trône superbe ; dis-lui que bientôt tout l'Orient la nommera sa souveraine. » Là-dessus, il me fit un signe de tête, et monta d'un air grave sur son coursier fougueux, qui alors a poussé de si grands hennissements, que, lorsque j'ai voulu parler, il m'a réduit au silence.

**CLÉOPÂTRE.**

Dis-moi, était-il triste ou gai ?

**ALEXAS.**

Comme la saison de l'année qui est placée entre les extrêmes de la chaleur et du froid ; il n'était ni triste ni gai.

**CLÉOPÂTRE.**

Ô caractère bien partagé ! Observe-le bien, observe-le bien, bonne Charmiane ; c'est bien lui, mais observe-le bien ; il n'était pas triste, parce

qu'il voulait montrer un front serein à ceux qui composent leur visage sur le sien ; il n'était pas gai, ce qui semblait leur dire qu'il avait laissé en Égypte son souvenir et sa joie, mais il gardait un juste milieu. O céleste mélange ! Que tu sois triste ou gai, les transports de la tristesse et de la joie te conviennent également, plus qu'à aucun autre mortel ! — As-tu rencontré mes courriers ?

**ALEXAS.**

Oui, madame, au moins vingt. Pourquoi les dépêchez-vous si près l'un de l'autre ?

**CLÉOPÂTRE.**

Il périra misérable, l'enfant qui naîtra le jour où j'oublierai d'envoyer vers Antoine. — Charmiane, de l'encre et du papier. — Sois le bienvenu, cher Alexas. — Charmiane, ai-je jamais autant aimé César ?

**CHARMIANE.**

Ô ce brave César !

**CLÉOPÂTRE.**

Que ton exclamation t'étouffe ! Dis, le brave Antoine.

**CHARMIANE.**

Ce vaillant César !

**CLÉOPÂTRE.**

Par Isis, je vais ensanglanter ta joue, si tu oses encore comparer César avec le plus grand des hommes.

**CHARMIANE.**

Sauf votre bon plaisir, je ne fais que répéter ce que vous disiez vous-même.

**CLÉOPÂTRE.**

Temps de jeunesse quand mon jugement n'était pas encore mur. — Coeur glacé de répéter ce que je disais alors. — Mais viens, sortons : donne-moi de l'encre et du papier ; il aura chaque jour plus d'un message, dussé-je dépeupler l'Égypte.

FIN DU PREMIER ACTE.



William Shakespeare : Oeuvres complètes

Tragédies

**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**

[Retour à la table des matières](#)


[Retour à la liste des Tragédies](#)

[Retour à la liste des titres](#)




## **Acte Deuxième**





William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène I

*MESSINE. Appartement de la maison de Pompée.*  
Entrent POMPÉE, MÉNÉCRATE ET MÉNAS.

**POMPÉE.**

Si les grands dieux sont justes, ils seconderont les armes du parti le plus juste.

**MÉNÉCRATE.**

Vaillant Pompée, songez que les dieux ne refusent pas ce qu'ils diffèrent d'accorder.

**POMPÉE.**

Tandis qu'au pied de leur trône nous les implorons, la cause que nous les supplions de protéger dépérit.

**MÉNÉCRATE.**

Nous nous ignorons nous-mêmes, et nous demandons souvent notre ruine, leur sagesse nous refuse pour notre bien, et nous gagnons à ne pas obtenir l'objet de nos prières.

**POMPÉE.**

Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi ; ma puissance est comme le croissant de la lune, et mon espérance me prédit qu'elle parviendra à son plein. Marc-Antoine est à table en Égypte ; il n'en sortira jamais pour faire la guerre. César, en amassant de l'argent, perd les

coeurs ; Lépide les flatte tous deux, et tous deux flattent Lépide : mais il n'aime ni l'un ni l'autre, et ni l'un ni l'autre ne se soucie de lui.

**MÉNÉCRATE.**

César et Lépide sont en campagne, amenant avec eux des forces imposantes.

**POMPÉE.**

D'où tenez-vous cette nouvelle ? Elle est fausse.

**MÉNÉCRATE.**

De Silvius, seigneur.

**POMPÉE.**

Il rêve ; je sais qu'ils sont encore tous deux à Rome, où ils attendent Antoine. — Voluptueuse Cléopâtre, que tous les charmes de l'amour prêtent leur douceur à tes lèvres flétries ! Joins à la beauté les arts magiques et la volupté ; enchaîne le débauché dans un cercle de fêtes ; chauffe sans cesse son cerveau. Que les cuisiniers épicuriens aiguïssent son appétit par des assaisonnements toujours renouvelés, afin que le sommeil et les banquets lui fassent oublier son honneur dans la langueur du Léthé. — Qu'y a-t-il, Varius ?

*(Varius paraît.)*

**VARIUS.**

Comptez sur la vérité de la nouvelle que je vous annonce. Marc-Antoine est d'heure en heure attendu à Rome : depuis qu'il est parti d'Égypte il aurait eu le temps de faire un plus long voyage.

**POMPÉE.**

J'aurais écouté plus volontiers une nouvelle moins sérieuse... Ménas, je n'aurais jamais pensé que cet homme insatiable de voluptés eût mis son casque pour une guerre aussi peu importante. C'est un guerrier qui vaut à lui seul plus que les deux autres ensemble... Mais concevons de nous-mêmes une plus haute opinion, puisque le bruit de notre marche peut arracher des genoux de la veuve d'Égypte cet Antoine qui n'est jamais las de débauches.


**MÉNAS.**

Je ne puis croire que César et Antoine puissent s'accorder ensemble. Sa femme, qui vient de mourir, a offensé César ; son frère lui a fait la guerre, quoiqu'il n'y fût pas, je crois, poussé par Antoine.


**POMPÉE.**

Je ne sais pas, Ménas, jusqu'à quel point de légères inimitiés peuvent céder devant de plus grandes. S'ils ne nous voyaient pas armés contre eux tous, ils ne tarderaient pas à se disputer ensemble : car ils ont assez de sujets de tirer l'épée les uns contre les autres : mais jusqu'à quel point la crainte que nous leur inspirons concilie-t-elle leurs divisions et enchaîne-t-elle leurs petites discordes, c'est ce que nous ne savons pas encore. Au reste, qu'il en arrive ce qu'il plaira aux dieux : il y va de notre vie de déployer toutes nos forces. Viens, Ménas.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène II

*ROME. Appartement dans la maison de Lépide.*  
LÉPIDE, ÉNOBARBUS.

**LÉPIDE.**

Cher Énoobarbus, tu feras une action louable et qui te siéra bien en engageant ton général à s'expliquer avec douceur et ménagement.

**ÉNOBARBUS.**

Je l'engagerai à répondre comme lui-même. Si César l'irrite, qu'Antoine regarde par-dessus la tête de César, et parle aussi fièrement que Mars. Par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine je ne me ferais pas raser aujourd'hui [\[19\]](#).

**LÉPIDE.**

Ce n'est pas ici le temps des ressentiments particuliers.

**ÉNOBARBUS.**

Tout temps est bon pour les affaires qu'il fait naître.

**LÉPIDE.**

Les moins importantes doivent céder aux plus graves.

**ÉNOBARBUS.**

Non, si les moins importantes viennent les premières.

**LÉPIDE.**

Tu parles avec passion : mais de grâce ne remue pas les tisons. — Voici le noble Antoine. (*Entrent Antoine et Ventidius.*)

**ÉNOBARBUS.**

Et voilà César là-bas. (*Entrent César, Mécène et Agrippa.*)

**ANTOINE.**

Si nous pouvons nous entendre, marchons contre les Parthes. — Ventidius, écoute.

**CÉSAR.**

Je ne sais pas, Mécène ; demande à Agrippa.

**LÉPIDE.**

Nobles amis, il n'est point d'objet plus grand que celui qui nous a réunis ; que des causes plus légères ne nous séparent pas. Les torts peuvent être rappelés avec douceur ; en discutant avec violence des différends peu importants, nous rendons mortelles les blessures que nous voulons guérir : ainsi donc, nobles collègues (*je vous en conjure avec instances*), traitez les questions les plus aigres dans les termes les plus doux, et que la mauvaise humeur n'aggrave pas nos querelles.

**ANTOINE.**

C'est bien parlé ; si nous étions à la tête de nos armées et prêts à combattre, j'agisais ainsi.

**CÉSAR.**

Soyez le bienvenu dans Rome.

**ANTOINE.**

Merci !

**CÉSAR.**

Asseyez-vous.

**ANTOINE.**

Asseyez-vous, seigneur.

**CÉSAR.**

Ainsi donc...

**ANTOINE.**

J'apprends que vous vous offensez de choses qui ne sont point blâmables, ou qui, si elles le sont, ne vous regardent pas.

**CÉSAR.**

Je serais ridicule, si je me prétendais offensé pour rien ou pour peu de chose ; mais avec vous surtout : plus ridicule encore si je vous avais nommé avec des reproches, lorsque je n'avais point affaire de prononcer votre nom.

**ANTOINE.**

Que vous importait donc, César, mon séjour en Égypte ?

**CÉSAR.**

Pas plus que mon séjour à Rome ne devait vous inquiéter en Égypte : cependant, si de là vous cherchiez à me nuire, votre séjour en Égypte pouvait m'occuper.

**ANTOINE.**

Qu'entendez-vous par chercher à vous nuire ?

**CÉSAR.**

Vous pourriez bien saisir le sens de ce que je veux dire par ce qui m'est arrivé ici ; votre femme et votre frère ont pris les armes contre moi, leur attaque était pour vous un sujet de vous déclarer contre moi, votre nom était leur mot d'ordre.

**ANTOINE.**

Vous vous méprenez. Jamais mon frère ne m'a mis en avant dans cette guerre. Je m'en suis instruit, et ma certitude est fondée sur les rapports fidèles de ceux mêmes qui ont tiré l'épée pour vous ! N'attaquait-il pas plutôt mon autorité que la vôtre ? Ne dirigeait-il pas également la guerre

contre moi puisque votre cause est la mienne ? Là-dessus mes lettres vous ont déjà satisfait. Si vous voulez trouver un prétexte de querelle, comme vous n'en avez pas de bonne raison, il ne faut pas compter sur celui-ci.

**CÉSAR.**

Vous faites-là votre éloge, en m'accusant de défaut de jugement : mais vous déguisez mal vos torts.

**ANTOINE.**

Non, non ! Je sais, je suis certain que vous ne pouviez pas manquer de faire cette réflexion naturelle, que moi, votre associé dans la cause contre laquelle mon frère s'armait, je ne pouvais voir d'un oeil satisfait une guerre qui troublait ma paix. Quant à ma femme, je voudrais que vous trouvassiez une autre femme douée du même caractère. — Le tiers de l'univers est sous vos lois ; vous pouvez, avec le plus faible frein, le gouverner à votre gré, mais non pas une pareille femme.

**ÉNOBARBUS.**

Plût au ciel que nous eussions tous de pareilles épouses ! les hommes pourraient aller à la guerre avec les femmes.

**ANTOINE.**

Les embarras qu'a suscités son impatience et son caractère intraitable qui ne manquait pas non plus des ruses de la politique, vous ont trop inquiété, César ; je vous l'accorde avec douleur ; mais vous êtes forcé d'avouer qu'il n'était pas en mon pouvoir de l'empêcher.

**CÉSAR.**

Je vous ai écrit pendant que vous étiez plongé dans les débauches, à Alexandrie ; vous avez mis mes lettres dans votre poche, et vous avez renvoyé avec mépris mon député de votre présence.

**ANTOINE.**

César, il est entré brusquement, avant qu'on l'eût admis. Je venais de fêter trois rois, et je n'étais plus tout à fait l'homme du matin : mais le lendemain, j'en ai fait l'aveu moi-même à votre député ; ce qui équivalait à lui en demander pardon. Que cet homme n'entre pour rien dans notre

différend. S'il faut que nous contestions ensemble, qu'il ne soit plus question de lui.

**CÉSAR.**

Vous avez violé un article de vos serments, ce que vous n'aurez jamais à me reprocher.

**LÉPIDE.**

Doucement, César.

**ANTOINE.**

Non, Lépide, laissez-le parler, l'honneur dont il parle maintenant est sacré, en supposant que j'en ai manqué ; voyons, César, l'article de mon serment....

**CÉSAR.**

C'était de me prêter vos armes et votre secours à ma première réquisition ; vous m'avez refusé l'un et l'autre.

**ANTOINE.**

Dites plutôt négligé, et cela pendant ces heures empoisonnées qui m'avaient ôté la connaissance de moi-même. Je vous en témoignerai mon repentir autant que je le pourrai ; mais ma franchise n'aviuera point ma grandeur, comme ma puissance ne fera rien sans ma franchise. La vérité est que Fulvie, pour m'attirer hors d'Égypte, vous a fait la guerre ici. Et moi, qui étais sans le savoir le motif de cette guerre, je vous en fais toutes les excuses où mon honneur peut descendre en pareille occasion.

**LÉPIDE.**

C'est noblement parler.

**MÉCÈNE.**

S'il pouvait vous plaire de ne pas pousser plus loin vos griefs réciproques, de les oublier tout à fait, pour vous souvenir que le besoin présent vous invite à vous réconcilier ?

**LÉPIDE.**



Sagement parlé, Mécène.

**ÉNOBARBUS.**

Ou bien empruntez-vous l'un à l'autre, pour le moment, votre affection ; et quand vous n'entendrez plus parler de Pompée, alors vous vous la rendrez : vous aurez tout le loisir de vous disputer, quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

**ANTOINE.**

Tu n'es qu'un soldat : tais-toi.

**ÉNOBARBUS.**

J'avais presque oublié que la vérité devait se taire.

**ANTOINE.**

Tu manques de respect à cette assemblée ; ne dis plus rien.

**ÉNOBARBUS.**

Allons, poursuivez. Je suis muet comme une pierre.

**CÉSAR.**

Je ne désapprouve point le fond, mais bien, la forme de son discours. — Il n'est pas possible que nous restions amis, nos principes et nos actions différant si fort. Cependant, si je connaissais un lien assez fort pour nous tenir étroitement unis, je le chercherais dans le monde entier.

**AGRIPPA.**

Permettez-moi, César...

**CÉSAR.**

Parle, Agrippa.

**AGRIPPA.**

Vous avez du côté maternel une soeur, la belle Octavie. Le grand Marc-Antoine est veuf maintenant.

**CÉSAR.**

Ne parle pas ainsi, Agrippa ; si Cléopâtre t'entendait, elle te reprocherait, avec raison, ta témérité....

**ANTOINE.**

Je ne suis pas marié, César ; laissez-moi entendre Agrippa.

**AGRIPPA.**

Pour entretenir entre vous une éternelle amitié, pour faire de vous deux frères, et unir vos coeurs par un noeud indissoluble, il faut qu'Antoine épouse Octavie : sa beauté réclame pour époux le plus illustre des mortels ; ses vertus et ses grâces en tout genre disent ce qu'elles peuvent seules exprimer. Cet hymen dissipera toutes ces petites jalousies, qui maintenant vous paraissent si grandes ; et toutes les grandes craintes qui vous offrent maintenant des dangers sérieux s'évanouiront. Les vérités même ne vous paraîtront alors que des fables, tandis que la moitié d'une fable passe maintenant pour la vérité. Sa tendresse pour tous les deux vous enchaînerait l'un à l'autre et vous attirerait à tous deux tous les coeurs. Pardonnez ce que je viens de dire : ce n'est pas la pensée du moment, mais une idée étudiée et méditée par le devoir.

**ANTOINE.**

César veut-il parler ?

**CÉSAR.**

Non, jusqu'à ce qu'il sache comment Antoine reçoit cette proposition.

**ANTOINE.**

Quels pouvoirs aurait Agrippa, pour accomplir ce qu'il propose, si je disais : Agrippa, j'y consens ?

**CÉSAR.**

Le pouvoir de César, et celui qu'a César sur Octavie.

**ANTOINE.**

Loin de moi la pensée de mettre obstacle à ce bon dessein, qui offre tant de belles espérances ! (A César.) Donnez-moi votre main, accomplissez cette gracieuse ouverture, et qu'à compter de ce moment un coeur

fraternel inspire notre tendresse mutuelle et préside à nos grands desseins.

**CÉSAR.**

Voilà ma main. Je vous cède une soeur aimée comme jamais soeur ne fut aimée de son frère. Qu'elle vive pour unir nos empires et nos coeurs, et que notre amitié ne s'évanouisse plus !

**LÉPIDE.**

Heureuse réconciliation ! Ainsi soit-il.

**ANTOINE.**

Je ne songeais pas à tirer l'épée contre Pompée : il m'a tout récemment accablé des égards les plus grands et les plus rares ; il faut qu'au moins je lui en exprime ma reconnaissance, pour me dérober au reproche d'ingratitude : immédiatement après, je lui envoie un défi.

**LÉPIDE.**

Le temps presse ; il nous faut chercher tout de suite Pompée, ou il va nous prévenir.

**ANTOINE.**

Et où est-il ?

**CÉSAR.**

Près du mont Misène.

**ANTOINE.**

Quelles sont ses forces sur terre ?

**CÉSAR.**

Elles sont grandes et augmentent tous les jours : sur mer, il est maître absolu.

**ANTOINE.**

C'est le bruit qui court. Je voudrais avoir eu une conférence avec lui : hâtons-nous de nous la procurer ; mais avant de nous mettre en campagne, dépêchons l'affaire dont nous avons parlé.

**CÉSAR.**

Avec la plus grande joie, et je vous invite à venir voir ma soeur ; je vais de ce pas vous conduire chez elle.

**ANTOINE.**

Lépide, ne nous privez pas de votre compagnie.

**LÉPIDE.**

Noble Antoine, les infirmités mêmes ne me retiendraient pas. (*Fanfares ; Antoine, César, Lépide sortent.*)

**MÉCÈNE.**

Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur Énocharbus.

**ÉNOCHARBUS.**

Seconde moitié du coeur de César, digne Mécène ! — Mon honorable ami Agrippa !

**AGRIPPA.**

Bon Énocharbus !

**MÉCÈNE.**

Nous devons être joyeux, en voyant tout si heureusement terminé. — Vous vous êtes bien trouvé en Égypte ?

**ÉNOCHARBUS.**

Oui, Mécène. Nous dormions tant que le jour durait, et nous passions les nuits à boire jusqu'à la pointe du jour.

**MÉCÈNE.**

Huit sangliers rôtis pour un déjeuner<sup>[20]</sup> ! et douze convives seulement ! Le fait est-il vrai ?

**ÉNOCHARBUS.**

Ce n'était là qu'une mouche pour un aigle ; nous avons, dans nos festins, bien d'autres plats monstrueux et dignes d'être remarqués.

**MÉCÈNE.**

C'est une reine bien magnifique, si la renommée dit vrai.

**ÉNOBARBUS.**

Dès sa première entrevue avec Marc-Antoine sur le fleuve Cydnus, elle a pris son coeur dans ses filets.

**AGRIPPA.**

En effet, c'est sur ce fleuve qu'elle s'est offerte à ses yeux, si celui qui m'en a fait le récit n'a pas inventé.

**ÉNOBARBUS.**

Je vais vous raconter cette entrevue :

La galère où elle était assise, ainsi qu'un trône éclatant, semblait brûler sur les eaux. La poupe était d'or massif, les voiles de pourpre, et si parfumées, que les vents venaient s'y jouer avec amour. Les rames d'argent frappaient l'onde en cadence au son des flûtes, et les flots amoureux se pressaient à l'envie à la suite du vaisseau. Pour Cléopâtre, il n'est point d'expression qui puisse la peindre. Couchée sous un pavillon de tissu d'or, elle effaçait cette Vénus fameuse où nous voyons l'imagination surpasser la nature ; à ses côtés étaient assis de jeunes et beaux enfants, comme un groupe de rians amours, qui agitaient des éventails de couleurs variées, dont le vent semblait colorer les joues délicates qu'ils rafraîchissaient comme s'ils eussent produit cette chaleur qu'ils diminuaient.

**AGRIPPA.**

Ô spectacle admirable pour Antoine !...

**ÉNOBARBUS.**

Ses femmes, comme autant de Néréides et de Sirènes, cherchaient à deviner ses ordres dans ses regards et s'inclinaient avec grâce. Une d'elles, telle qu'une vraie sirène, assise au gouvernail, dirige le vaisseau : les cordages de soie obéissent à ces mains douces comme les fleurs, qui manoeuvrent avec dextérité. Du sein de la galère s'exhalent d'invisibles parfums qui frappent les sens, sur les quais adjacents. La ville envoie tous ses habitants au-devant d'elle : Antoine, assis sur un trône au milieu de la

place publique, est resté seul, haranguant l'air, qui, sans son horreur pour le vide, eût aussi été contempler Cléopâtre et eût abandonné sa place dans la nature.

**AGRIPPA.**

Ô merveille de l'Égypte !

**ÉNOBARBUS.**

Aussitôt qu'elle fut débarquée, Antoine envoya vers elle et l'invita à souper. Elle répondit qu'il vaudrait mieux qu'il devînt son hôte, et qu'elle l'en conjurait. Notre galant Antoine, à qui jamais femme n'entendit prononcer le mot non, va au festin après s'être fait raser dix fois, et, selon sa coutume, il paye de son coeur ce que ses yeux seuls ont dévoré.

**AGRIPPA.**

Prostituée royale ! elle fit déposer au grand César son épée sur son lit ; il la cultiva, et elle porta un fruit.

**ÉNOBARBUS.**

Je l'ai vue une fois sauter à cloche-pied pendant quarante pas, dans les rues d'Alexandrie ; et bientôt, perdant haleine, elle parla, tout essoufflée ; elle se fit une nouvelle perfection de ce manque de forces, et de sa bouche sans haleine il s'exhalait un charme tout-puissant.

**MÉCÈNE.**

A présent, voilà Antoine obligé de la quitter pour toujours.

**ÉNOBARBUS.**

Jamais, il ne la quittera pas. L'âge ne peut la flétrir, ni l'habitude épuiser l'infinie variété de ses appas. Les autres femmes rassasient les désirs qu'elles satisfont ; mais elle, plus elle donne, plus elle affame ; car les choses les plus viles ont de la grâce chez elle : tellement, que les prêtres sacrés la bénissent au milieu de ses débauches.

**MÉCÈNE.**

Si la beauté, la sagesse et la modestie peuvent fixer le coeur d'Antoine, Octavie est pour lui un heureux lot.

**AGRIPPA.**

Allons-nous-en. Cher Énocharbus, deviens mon hôte pendant ton séjour ici.

**ÉNOCHARBUS.**

Seigneur, je vous remercie humblement.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène III

*ROME. Appartement de la maison de César.*  
CÉSAR, ANTOINE, OCTAVIE au milieu d'eux, suite et un DEVIN.

**ANTOINE.**

Le monde et ma charge importante m'arracheront quelquefois de vos bras.

**OCTAVIE.**

Tout le temps de votre absence j'irai fléchir les genoux devant les dieux et les prier pour vous.

**ANTOINE.**

Adieu, seigneur... — Mon Octavie, ne jugez point mes torts sur les récits du monde. J'ai quelquefois passé les bornes, je l'avoue ; mais, à l'avenir, ma conduite ne s'écartera plus de la règle. Adieu, chère épouse.

**OCTAVIE.**

Adieu, seigneur.

**CÉSAR.**

Adieu, Antoine. (*César et Octavie sortent.*)

**ANTOINE.**

Eh bien ! maraud, voudrais-tu être encore en Égypte ?

**LE DEVIN.**



Plût aux dieux que je n'en fusse jamais sorti, et que vous ne fussiez jamais venu ici !

**ANTOINE.**

La raison, si tu peux la dire ?

**LE DEVIN.**

Je la devine par mon art ; mais ma langue ne peut l'exprimer : retournez au plus tôt en Égypte.

**ANTOINE.**

Dis-moi qui, de César ou de moi, élèvera le plus haut sa fortune. O Antoine, ne reste donc point à ses côtés. Ton démon, c'est-à-dire l'esprit qui te protège est noble, courageux, fier, sans égal partout où celui de César n'est pas ; mais près de lui ton ange se change en Terreur<sup>[21]</sup>, comme s'il était dompté. Ainsi donc, mets toujours assez de distance entre lui et toi.

**ANTOINE.**

Ne me parle plus de cela.

**LE DEVIN.**


Je n'en parle qu'à toi ; je n'en parlerai jamais qu'à toi seul. — Si tu joues avec lui à quelque jeu que ce soit, tu es sûr de perdre. Il a tant de bonheur, qu'il te battra malgré tous tes avantages. Dès qu'il brille près de toi, ton éclat s'éclipse. Je te le répète encore : ton génie ne te gouverne qu'avec terreur, quand il te voit près de lui. Loin de César, il reprend toute sa grandeur.

**ANTOINE.**

Va-t'en et dis à Ventidius que je veux lui parler. (*Le devin sort.*) — Il marchera contre les Parthes... Soit science ou hasard, cet homme a dit la vérité. Les dés même obéissent à César, et, dans nos jeux, il gagne ; ma plus grande adresse échoue contre son bonheur, si nous tirons au sort ; ses coqs sont toujours vainqueurs des miens, quand toutes les chances sont pour moi, et ses cailles battent toujours les miennes dans l'enceinte ou nous les excitons entre elles. — Je veux retourner en Égypte. Si j'accepte ce mariage, c'est pour assurer ma paix ; mais tous mes plaisirs sont dans

l'Orient. (*Ventidius paraît.*) Oh ! viens, Ventidius ; il faut marcher contre les Parthes : ta commission est prête ; suis-moi, et viens la recevoir.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène IV

*Une rue de Rome.*  
LÉPIDE, MÉCÈNE, AGRIPPA.

**LÉPIDE.**

Qu'aucun soin ne vous retienne plus longtemps : hâtez-vous de suivre vos généraux.

**AGRIPPA.**

Seigneur, Marc-Antoine ne demande que le temps d'embrasser Octavie, et nous partons.

**LÉPIDE.**

Adieu donc, jusqu'à ce que je vous voie revêtus de votre armure guerrière, qui vous sied si bien à tous deux.

**MÉCÈNE.**

Si je ne me trompe sur ce voyage, Lépide, nous serons avant vous au mont de Misène.

**LÉPIDE.**

Votre route est la plus courte : mes desseins m'obligent de prendre des détours, et vous gagnerez deux journées sur moi.

**AGRIPPA ET MÉCÈNE.**

Bon succès, seigneur !

**LÉPIDE.**

Adieu.



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène V

*ALEXANDRIE. Appartement du palais.*  
CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS.

**CLÉOPÂTRE.**

Faites-moi de la musique. La musique est l'aliment mélancolique de ceux qui ne vivent que d'amour.

**LES SUIVANTES.**

La musique ! Eh ! *(Mardian entre.)*

**CLÉOPÂTRE.**

Non, point de musique ; allons plutôt jouer au billard. Viens, Charmiane.

**CHARMIANE.**

Mon bras me fait mal ; vous ferez mieux de jouer avec Mardian.

**CLÉOPÂTRE.**

Autant jouer avec un eunuque qu'avec une femme. Allons, Mardian, veux-tu faire ma partie ?

**MARDIAN.**

Aussi bien que je pourrai, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Dès que l'acteur montre de la bonne volonté, quand il ne réussirait pas, il a

droit à notre indulgence. — mais je ne jouerai pas à présent. — Donnez-moi mes lignes ; nous irons à la rivière, et là, tandis que ma musique se fera entendre dans le lointain, je tendrai des pièges aux poissons dorés : mon hameçon courbé percera leurs molles ouïes..... et à chaque poisson que je tirerai hors de l'eau, m'imaginant prendre un Antoine, je m'écrierai : Ah ! vous voilà pris.

**CHARMIANE.**

C'était un tour bien plaisant, lorsque vous fîtes une gageure avec Antoine sur votre pêche, et qu'il tira de l'eau avec transport un poisson salé que votre plongeur avait attaché à sa ligne<sup>[22]</sup>.

**CLÉOPÂTRE.**

Ce temps-là ! O temps ! Je le plaisantai jusqu'à lui faire perdre patience ; la nuit suivante, ma gaieté lui rendit la patience, et le lendemain matin, avant la neuvième heure, je l'enivrai au point qu'il alla se mettre au lit : je le couvris de mes robes et de mes manteaux, et moi je ceignis son épée Philippine<sup>[23]</sup>.... (*Entre un messenger.*) Oh ! des nouvelles d'Italie ! Introduis tes fécondes nouvelles dans mes oreilles, qui ont été si longtemps à sec.

**LE MESSAGER.**

Madame.... madame....

**CLÉOPÂTRE.**

Antoine est mort ? Si tu le dis, misérable, tu assassines ta maîtresse. Mais s'il est libre et bien portant, si c'est là ce que tu viens m'apprendre, voilà de l'or, et baise les veines azurées de cette main, de cette main que des rois ont pressée de leurs lèvres, et n'ont baisée qu'en tremblant.

**LE MESSAGER.**

D'abord, madame : il se porte bien.

**CLÉOPÂTRE.**

Tiens, voilà encore de l'or ; mais prends garde, coquin. Nous disons ordinairement que les morts vont bien. Si c'est là ce que tu veux dire, cet or que je te donne, je le ferai fondre et le verserai tout brûlant dans la

gorge qui annonce des malheurs.

**LE MESSAGER.**

Grande reine, daignez m'écouter.

**CLÉOPÂTRE.**

Allons, j'y consens ; poursuis : mais il n'y a rien de bon dans ta figure. Si Antoine est libre et plein de santé, pourquoi cette physionomie si sombre, pour annoncer des nouvelles si heureuses ? S'il n'est pas bien, tu devrais te présenter devant moi comme une furie couronnée de serpents, et non sous la forme d'un homme.

**LE MESSAGER.**

Vous plaît-il de m'entendre ?

**CLÉOPÂTRE.**

J'ai envie de te frapper avant que tu parles. Cependant, si tu me dis qu'Antoine vit et se porte bien, ou qu'il est ami de César, et non pas son esclave, je verserai sur ta tête une pluie d'or et une grêle de perles.

**LE MESSAGER.**

Madame, il se porte bien.

**CLÉOPÂTRE.**

C'est bien parlé.

**LE MESSAGER.**

Et il est ami de César.

**CLÉOPÂTRE.**

Tu es un brave homme.

**LE MESSAGER.**

César et lui sont plus amis que jamais.

**CLÉOPÂTRE.**

Tu feras ta fortune avec moi.

**LE MESSAGER.**

Mais cependant, madame...

**CLÉOPÂTRE.**

Je n'aime point ce mais cependant, il gâte les bonnes nouvelles ; j'abhorre ce mais qui précède cependant. Mais cependant est comme un geôlier qui va traîner après lui quelque monstrueux malfaiteur. De grâce, ami, verse tout ce que tu portes dans mon oreille, le bien et le mal à la fois... Il est ami de César, il est en pleine santé, dis-tu ? il est libre, dis-tu encore ?

**LE MESSAGER.**

Libre, madame, non ; je ne vous ai rien dit de semblable. Il est lié à Octavie.

**CLÉOPÂTRE.**

Pour quel service ?

**LE MESSAGER.**

Pour le meilleur service, celui du lit.

**CLÉOPÂTRE.**

Je pâlis, Charmiane.

**LE MESSAGER.**

Madame, il est marié à Octavie.

**CLÉOPÂTRE.**

Que la peste la plus contagieuse t'atteigne !

**LE MESSAGER.**

Madame, de la patience.

**CLÉOPÂTRE.**

Que dis-tu ? Sors d'ici, horrible scélérat ! (*Elle le frappe*) ou avec mon pied je repousserai tes yeux comme des billes ; j'arracherai tous les cheveux de ta tête. (*Elle le maltraite.*) Tu seras fouetté avec des verges de fer trempées dans de l'eau salée ; tes plaies, imprégnées de saumure, seront cuisantes.



**LE MESSAGER.**

Gracieuse reine, je vous apporte ces nouvelles, mais je n'ai pas fait le mariage.

**CLÉOPÂTRE.**

Dis que ce n'est pas vrai, et je te donnerai une province ; tu parviendras à la fortune la plus brillante. Le coup que tu as reçu te fera pardonner de m'avoir mise en fureur, et je t'accorderai, en outre, tout ce que tu jugeras à propos de demander.

**LE MESSAGER.**

Il est marié, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Scélérat, tu as trop vécu. *(Elle tire un poignard.)*

**LE MESSAGER.**

Ah ! alors, je me sauve. Madame, que prétendez-vous ? Je ne suis coupable d'aucune faute.

**CHARMIANE.**

Madame, contenez-vous ; cet homme est innocent.

**CLÉOPÂTRE.**

Il est des innocents qui n'échappent pas à la foudre !... Que l'Égypte s'ensevelisse dans le Nil, et que toutes les créatures bienfaites se transforment en serpents !... Rappelez cet esclave : malgré ma rage, je ne le mordrai point ; rappelez-le.

**CHARMIANE.**

Il a peur de revenir.

**CLÉOPÂTRE.**

Je ne le maltraiterai point : ces mains s'avalissent en frappant un malheureux au-dessous de moi, sans autre sujet que celui que je me suis donné moi-même. Approche, mon ami. *(Le messager revient.)* Il n'y a pas

de crime ; mais il y a toujours du danger à être porteur de mauvaises nouvelles. Emprunte cent voix pour un message agréable, mais laisse les nouvelles fâcheuses s'annoncer elles-mêmes en se faisant sentir.

**LE MESSAGER.**

J'ai rempli mon devoir.

**CLÉOPÂTRE.**

Il est marié ? Il ne m'est pas possible de te haïr plus que je ne fais, si tu dis encore oui.

**LE MESSAGER.**

Il est marié, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Que les dieux te confondent ! tu oses donc persister ?

**LE MESSAGER.**

Dois-je mentir, madame ?

**CLÉOPÂTRE.**

Oh ! je voudrais que tu m'eusses menti ; dût la moitié de mon Égypte être submergée et changée en citerne pour les serpents écailleux ! Va, va-t'en. Eusses-tu la beauté de Narcisse, tu me paraîtrais hideux... Il est marié ?...

**LE MESSAGER.**

Je demande pardon à Votre Majesté.

**CLÉOPÂTRE.**

Il est marié ?

**LE MESSAGER.**

Ne soyez point offensée de ce que je ne voulais pas vous déplaire. Me punir, pour obéir à vos ordres, ne me paraît pas juste. Il est marié à Octavie.

**CLÉOPÂTRE.**

Oh ! pourquoi son crime fait-il de toi, à mes yeux, un scélérat que tu n'es pas ! Quoi ! es-tu bien sûr de ce que tu dis ?... Va-t'en, la marchandise que tu as apportée de Rome est trop chère pour moi. Qu'elle repose sur ta tête, et qu'elle cause ta perte. *(Le messenger sort.)*

**CHARMIANE.**

Noble reine, de la patience.

**CLÉOPÂTRE.**

En louant Antoine, j'ai déprécié César.

**CHARMIANE.**

Bien, bien des fois, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

J'en suis punie aujourd'hui. Qu'on m'emmène de ce lieu. Je succombe. Oh ! Iras, Charmiane. — N'importe. — Cher Alexas, va trouver cet homme, dis lui de te rendre compte des traits d'Octavie, de son âge, de ses inclinations ; qu'il n'oublie pas de dire la couleur de ses cheveux. Reviens promptement m'en instruire. *(Alexas sort.)* Qu'il m'abandonne à jamais ! — mais non. — Charmiane, quoique sous une face il m'offre les traits de gorgone, sous les autres il me paraît un dieu mars. — recommande à Alexas de me rapporter de quelle taille elle est. — Aie pitié de moi, Charmiane ; mais ne me parle pas, conduis-moi à ma chambre.

*(Elles sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène VI

*Les côtes d'Italie, près de Misène.*

POMPÉE ET MÉNAS entrent d'un côté au son du tambour et des trompettes ; de l'autre, CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE, ÉNOBARBUS, MÉCÈNE ET AGRIPPA paraissent avec leurs soldats.

### **POMPÉE.**

J'ai reçu vos otages, vous avez les miens, et nous causerons avant de nous battre.

### **CÉSAR.**

Il convient que nous commençons par conférer ensemble, et c'est pourquoi nous vous avons envoyé nos propositions par écrit. Si vous les avez examinées, faites-nous savoir si elles enchaîneront votre épée mécontente, et renverront en Sicile une foule de belle jeunesse, qui autrement doit périr ici.

### **POMPÉE.**

C'est à vous trois que je parle, vous les seuls sénateurs de ce vaste univers et les illustres agents des dieux. — Je ne vois pas pourquoi mon père manquerait de vengeurs, puisqu'il laisse un fils et des amis ; tandis que Jules César, dont le fantôme apparut à Philippes au vertueux Brutus, vous vit alors travailler pour lui. Quel motif engagea le pâle Cassius à conspirer ? Et ce Romain vénéré de tous les hommes, le vertueux Brutus, quel motif le porta, avec les autres guerriers de son parti, amants de la belle liberté, à ensanglanter le Capitole ? Ils ne voulaient voir qu'un homme dans un

homme, et rien de plus. C'est le même motif qui m'a porté à équiper ma flotte, dont le poids fait écumer l'Océan indigné ; avec elle, je veux châtier l'ingratitude que l'injuste Rome a montrée à mon illustre père.

**CÉSAR.**

Prenez votre temps.

**ANTOINE.**

Pompée, tu ne peux nous intimider avec tes vaisseaux. Nous te répondrons sur mer. Sur terre, tu sais combien nos forces dépassent les tiennes.

**POMPÉE.**

Sur terre, en effet, tes biens dépassent les miens, tu as la maison de mon père ; mais puisque le coucou prend le nid des autres oiseaux, reste-s-y tant que tu pourras.

**LÉPIDE.**

Ayez la bonté de nous dire, car tout ceci s'éloigne de la question présente, ce que vous décidez sur les offres que nous vous avons envoyées ?

**CÉSAR.**

Oui, voilà le point.

**ANTOINE.**

On ne te prie pas de consentir. C'est à toi de peser les choses, et de voir quel parti tu dois embrasser.

**CÉSAR.**

Et à quelles suites pourrait t'exposer l'envie de tenter une plus grande fortune.

**POMPÉE.**

Vous m'offrez la Sicile et la Sardaigne, sous la condition que je purgerai la mer des pirates, et que j'enverrai du froment à Rome ; ceci convenu, nous nous séparerons avec nos épées sans brèche et nos boucliers sans traces de combat ?

**CÉSAR, ANTOINE ET LÉPIDE.**

C'est ce que nous offrons.

**POMPÉE.**

Sachez donc que je suis ici devant vous, en homme disposé à accepter vos offres. Mais Marc-Antoine m'a un peu impatienté. Quand je devrais perdre le prix du bienfait en le rappelant, vous devez vous souvenir, Antoine, que, lorsque César et votre frère étaient en guerre, votre mère se réfugia en Sicile, et qu'elle y trouva un accueil amical.

**ANTOINE.**

J'en suis instruit, Pompée, et je me préparais à vous exprimer toute la reconnaissance que je vous dois.

**POMPÉE.**

Donnez-moi votre main. — Je ne m'attendais pas, seigneur, à vous rencontrer en ces lieux.

**ANTOINE.**

Les lits d'Orient sont bien doux ! et je vous dois des remerciements, car c'est vous qui m'avez fait revenir ici plus tôt que je ne comptais, et j'y ai beaucoup gagné.

**CÉSAR.**

Vous me paraissez changé depuis la dernière fois que je vous ai vu.

**POMPÉE.**

Peut-être ; je ne sais pas quelles marques la fortune trace sur mon visage ; mais elle ne pénétrera jamais dans mon sein pour asservir mon coeur.

**LÉPIDE.**

Je suis bien satisfait de vous voir ici.

**POMPÉE.**

Je l'espère, Lépide. — Ainsi, nous voilà d'accord. Je désire que notre traité soit mis par écrit et scellé par nous.

**CÉSAR.**

C'est ce qu'il faut faire tout de suite.

**POMPÉE.**

Il faut nous fêter mutuellement avant de nous séparer. Tirons au sort à qui commencera.

**ANTOINE.**

Moi, Pompée.

**POMPÉE.**

Non, Antoine, il faut que le sort en décide. Mais, que vous soyez le premier ou le dernier, votre fameuse cuisine égyptienne aura toujours la supériorité. J'ai ouï dire que Jules César acquit de l'embonpoint dans les banquets de cette contrée.

**ANTOINE.**

Vous avez ouï dire bien des choses.

**POMPÉE.**

Mon intention est innocente.

**ANTOINE.**

Et vos paroles aussi.

**POMPÉE.**

Voilà ce que j'ai ouï dire, et aussi qu'Appollodore porta...

**ÉNOBARBUS.**

N'en parlons plus. Le fait est vrai.

**POMPÉE.**

Quoi, s'il vous plaît ?

**ÉNOBARBUS.**

Une certaine reine à César dans un matelas.

**POMPÉE.**

Je te reconnais à présent. Comment te portes-tu, guerrier ?

**ÉNOBARBUS.**

Fort bien ; et il y a apparence que je continuerai, car j'aperçois à l'horizon quatre festins.

**POMPÉE.**

Donne-moi une poignée de main : je ne t'ai jamais haï ; je t'ai vu combattre, et tu m'as rendu jaloux de ta valeur.

**ÉNOBARBUS.**

Moi, seigneur, je ne vous ai jamais beau coup aimé ; mais j'ai fait votre éloge, quand vous méritiez dix fois plus de louanges que je ne le disais.

**POMPÉE.**

Conserve ta franchise, elle te sied bien. — Je vous invite tous à bord de ma galère. Voulez-vous me précéder, seigneurs ?

**TOUS.**

Montrez-nous le chemin.

**POMPÉE.**

Allons, venez. (*Pompée, César, Antoine, Lépide, les soldats et la suite sortent.*)

**MÉNAS, A PART.**

Ton père, Pompée, n'eût jamais fait ce traité. (*À Éno-barbus.*) Nous nous sommes connus, seigneur ?

**ÉNOBARBUS.**

Sur mer, je crois.

**MÉNAS.**

Oui, seigneur.

**ÉNOBARBUS.**



Vous avez fait des prouesses sur mer.

**MÉNAS.**

Et vous sur terre.

**ÉNOBARBUS.**

Je louerai toujours qui me louera. Mais on ne peut nier mes exploits sur terre.

**MÉNAS.**

Ni mes exploits de mer non plus.

**ÉNOBARBUS.**

Oui, mais il y a quelque chose que vous pouvez nier, pour votre sûreté. — Vous avez été un grand voleur sur mer.

**MÉNAS.**

Et vous sur terre.

**ÉNOBARBUS.**

A ce titre, je nie mes services de terre. — Mais donnez-moi votre main, Ménas : si nos yeux avaient quelque autorité, ils pourraient surprendre deux voleurs qui s'embrassent.

**MÉNAS.**

Le visage des hommes est sincère, quoi que fassent leurs mains.

**ÉNOBARBUS.**

Mais il n'y eut jamais une belle femme dont le visage fût sincère.

**MÉNAS.**

Ce n'est pas une calomnie : elles volent les coeurs.

**ÉNOBARBUS.**

Nous sommes venus ici pour vous combattre.

**MÉNAS.**

Quant à moi, je suis fâché que cela soit changé en débauche. Pompée, aujourd'hui, perd sa fortune en riant.

**ÉNOBARBUS.**

Si cela est, il est sûr que ses larmes ne la rappelleront pas.

**MÉNAS.**

Vous l'avez dit, seigneur. — Nous ne nous attendions pas à trouver Marc-Antoine ici. Mais, je vous prie, est-il marié à Cléopâtre ?

**ÉNOBARBUS.**

La soeur de César se nomme Octavie.

**MÉNAS.**

Oui ; elle était femme de Caius Marcellus.

**ÉNOBARBUS.**

Mais elle est maintenant la femme de Marc-Antoine.

**MÉNAS.**

Plaît-il, seigneur ?

**ÉNOBARBUS.**

Rien de plus vrai.

**MÉNAS.**

Les voilà donc, César et lui, liés ensemble pour jamais.

**ÉNOBARBUS.**

Si j'étais obligé de deviner le sort de cette union, je ne prédirais pas ainsi.

**MÉNAS.**

Je présume que la politique a eu plus de part que l'amour à cette alliance ?

**ÉNOBARBUS.**

Je le crois comme vous. Vous verrez que le noeud qui semble aujourd'hui resserrer leur amitié étranglera l'affection. Octavie est d'une humeur

chaste, froide et tranquille.

**MÉNAS.** Qui ne voudrait que sa femme fût ainsi ?

**ÉNOBARBUS.**

Celui qui n'a lui-même aucune de ces qualités ; c'est-à-dire Marc-Antoine. Il retournera à son plat égyptien. Alors les soupirs d'Octavie enflammeront la colère de César ; et, comme je viens de le dire, ce qui paraît faire la force de leur amitié, sera précisément la cause de leur rupture. Antoine laissera toujours son cœur où il l'a placé ; il n'a épousé ici que les circonstances.

**MÉNAS.**

Cela pourrait bien être. Allons, seigneur, voulez-vous venir à bord ? j'ai une santé à vous faire boire.


**ÉNOBARBUS.**

Je l'accepterai. Nous avons utilisé nos gosiers en Égypte.


**MÉNAS.**

Allons, venez.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE II  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène VII

*A bord de la galère de Pompée, près de Messine.*

SYMPHONIE. Entrent deux ou trois serviteurs avec un dessert.

**PREMIER SERVITEUR.**

C'est ici qu'ils se placeront, camarade. La plante <sup>[24]</sup> des pieds de quelques-uns ne tient plus guère à la terre, le plus faible vent du monde les renversera.

**SECOND SERVITEUR.**

Lépide est haut en couleur.

**PREMIER SERVITEUR.**

Ils lui ont fait boire les coups de charité <sup>[25]</sup>.

**SECOND SERVITEUR.**

Quand ils se disent leurs vérités, il leur crie : Allons, laissez cela, les réconcilie par ses prières, et puis se réconcilie avec la liqueur.

**PREMIER SERVITEUR.**

Ce qui élève une guerre violente entre lui et sa tempérance.

**SECOND SERVITEUR.**

Et voilà ce que c'est de mettre son nom dans la compagnie des hommes supérieurs. J'aimerais autant avoir dans mes mains un inutile roseau, qu'une pertuisane que je ne pourrais soulever.

**PREMIER SERVITEUR.**

Être élevé dans une vaste sphère pour s'y mouvoir sans y être vu, c'est n'avoir que les cavités où les yeux devraient être ; ce qui déforme cruellement le visage. (*Les trompettes sonnent : arrivent Octave, Antoine, Pompée, Lépide, Agrippa, Mécène, Éno-barbus, Ménas et autres capitaines.*)

**ANTOINE, A CESAR.**

Voilà comme ils font, seigneur ; ils mesurent la crue du Nil par certains degrés marqués sur les pyramides : ils connaissent, par la hauteur plus ou moins grande des eaux, si la disette ou l'abondance suivront. Plus les eaux du Nil montent, plus il promet ; quand il se retire, le laboureur sème son grain sur le limon et la vase, et bientôt les champs sont couverts d'épis.

**LÉPIDE.**

Vous avez là de prodigieux serpents.

**ANTOINE.**

Oui, Lépide.

**LÉPIDE.**

Vos serpents d'Égypte naissent du limon par l'opération de votre soleil : il en est de même de vos crocodiles ?

**ANTOINE.**

Tout comme vous le dites.

**POMPÉE.**

Asseyons-nous, et qu'on apporte du vin. Une santé à Lépide.

**LÉPIDE.**

Je ne suis pas aussi bien que je devrais être, mais jamais je ne reculerai.

**ÉNOBARBUS, à part.**

Non, jusqu'à ce que vous ayez dormi. Jusque-là, je crains bien que vous n'avanciez.

**LÉPIDE.**

Oui, j'ai entendu dire que les pyramides de Ptolémée étaient bien belles. En vérité, je l'ai entendu dire.

**MÉNAS, à part, à Pompée.**

Pompée, un mot....

**POMPÉE.**

Parle-moi à l'oreille. Que veux-tu ?

**MÉNAS, à part, à Pompée.**

Levez-vous, mon général, je vous en conjure, et daignez m'entendre.

**POMPÉE.**

Laisse-moi ; tout à l'heure... — Cette coupe pour Lépide.

**LÉPIDE.**

Quelle espèce d'animal est-ce que votre crocodile ?

**ANTOINE.**

Il a la forme d'un crocodile ; il est large de toute sa largeur et haut de toute sa hauteur. Il se meut avec ses propres organes ; il vit de ce qui le nourrit ; et quand ses éléments se décomposent, la transmigration s'opère.

**LÉPIDE.**

De quelle couleur est-il ?

**ANTOINE.**

De sa couleur naturelle.

**LÉPIDE.**

C'est un étrange serpent !

**ANTOINE.**

Oui ! et les pleurs qu'il verse sont humides.

**CÉSAR.**

Sera-t-il satisfait de cette description ?

**ANTOINE.**

Il le sera de la santé que Pompée lui propose, ou sinon c'est un véritable Épicure.

**POMPÉE, à Menas.**

Allons, va te faire pendre. Tu viens me parler de cela ? Va-t'en ; fais ce que je te dis. Où est la coupe que j'ai demandée ?

**MÉNAS, à part.**

Si, au nom de mes services, vous daignez m'entendre, levez-vous de votre siège.

**POMPÉE. (Il se lève, et se retire à l'écart.)** — Je crois que tu es fou. Qu'y a-t-il ?

**MÉNAS.**

Pompée, j'ai toujours servi, chapeau bas, ta fortune.

**POMPÉE.**

Tu m'as servi avec une grande fidélité. Qu'as-tu encore à me dire ? — Allons, seigneurs, de la gaieté.

**ANTOINE.**

Lépide, garde-toi de ces sables mouvants, car tu t'enfonces.

**MÉNAS, à Pompée.**

Veux-tu être le seul maître de l'univers ?

**POMPÉE.**

Que veux-tu dire ?

**MÉNAS.**

Encore une fois, veux-tu être le seul maître de l'univers ?

**POMPÉE.**

Comment cela se pourrait-il ?

**MÉNAS.**

Consens-y seulement ; et, quelque faible que tu puisses me croire, je suis l'homme qui te fera don de l'univers.

**POMPÉE.**

As-tu bien bu ?

**MÉNAS.**

Non, Pompée ; je me suis abstenu de boire. — Tu es, si tu oses l'être, le Jupiter de la terre : tout ce que l'Océan embrasse, tout ce que la voûte du ciel enferme est à toi, si tu veux le saisir.

**POMPÉE.**

Montre-moi par quel moyen ?

**MÉNAS.**

Ces trois maîtres du monde, ces rivaux sont dans ton vaisseau : laisse-moi couper le câble, et, quand nous serons en mer, leur trancher la tête, et tout est à toi.

**POMPÉE.**

Ah ! tu aurais dû le faire et non pas me le dire. Ce serait en moi une trahison ; de ta part, c'était un bon service. Tu dois savoir que ce n'est pas mon intérêt qui conduit mon honneur, mais mon honneur mon intérêt. Repens-toi de ce que ta langue ait ainsi trahi ton projet. Si tu l'avais exécuté à mon insu, j'aurais approuvé ensuite l'action ; mais à présent, je dois la condamner : renonce à ton idée et va boire.

**MÉNAS, à part.**

Eh bien ! moi, je ne veux plus suivre ta fortune sur son déclin. Quiconque cherche l'occasion et ne la saisit pas, lorsqu'elle s'offre une fois, ne la retrouvera jamais.

**POMPÉE.**

A la santé de Lépide !



**ANTOINE.**

Qu'on le porte sur le rivage ; je vous ferai raison pour lui, Pompée.

**ÉNOBARBUS**, *tenant une coupe.*

A ta santé, Menas.

**MÉNAS.**

Bien volontiers, Éno-barbus.

**POMPÉE**, *à l'esclave.*

Remplis, jusqu'à cacher les bords.

**ÉNOBARBUS**, *montrant l'esclave qui emporte Lepide.*

Voilà un homme robuste, Mé-nas.

**MÉNAS.**

Pourquoi ?

**ÉNOBARBUS.**

Il porte la troisième partie du monde, ne vois-tu pas ?

**MÉNAS.**

En ce cas, la troisième partie du monde est ivre : je voudrais qu'il le fût tout entier, pour qu'il pût aller sur des roulettes.

**ÉNOBARBUS.**

Allons, bois, et augmente les tours de roues.

**MÉNAS.**

Allons.

**POMPÉE**, *à Antoine.*

Ce n'est pas encore là une fête d'Alexandrie.

**ANTOINE.**

Elle en approche bien. — Heurtons les coupes, holà ! à la santé de César.

**CÉSAR.**

Je voudrais bien refuser. C'est un terrible travail pour moi que de laver mon cerveau, et il n'en devient que plus trouble.

**ANTOINE.**

Soyez l'enfant de la circonstance.

**CÉSAR.**

Buvez, je vous en rendrai raison ; mais j'aimerais mieux jeûner de tout pendant quatre jours que de tant boire en un seul.

**ÉNOBARBUS, à Antoine.**

Eh bien ! mon brave empereur, danserons-nous à présent les bacchanales égyptiennes, et célébrerons-nous notre orgie ?

**POMPÉE.**

Volontiers, brave soldat.

**ANTOINE.**

Allons, entrelaçons nos mains jusqu'à ce que le vin victorieux plonge nos sens dans le doux et voluptueux Léthé.

**ÉNOBARBUS.**

Prenons-nous tous par la main. Faites retentir à nos oreilles la plus bruyante musique. Moi, je vais vous placer : ce jeune homme va chanter, chacun répétera le refrain de toute la force de ses poumons. (*Musique. Éno-barbus place les convives.*)

**AIR.**

Viens, monarque du vin,  
Joufflu Bacchus à l'oeil enflammé :  
Noyons nos soucis dans tes cuves,  
Couronnons nos cheveux de tes grappes.  
Verse-nous, jusqu'à ce que le monde tourne autour de nous :  
Verse-nous jusqu'à ce que le monde tourne autour de nous.

**CÉSAR.**

Que voulez-vous de plus ? Bonsoir, Pompée. Mon bon frère, laissez-moi vous prier de partir. Nos affaires sérieuses s'indignent de cette légèreté. Aimables seigneurs, séparons-nous. Vous voyez comme nos joues sont enflammées. Le vin a triomphé du robuste Éno-barbus, et ma langue entrecoupe tout ce qu'elle dit. Cette folle débauche nous a tous vieillies, en quelque sorte. Qu'est-il besoin de plus de paroles ? Bonne nuit. Cher Antoine, ta main.

**POMPÉE.**

Je vous mettrai à l'épreuve sur le rivage.

**ANTOINE.**

Vous nous y verrez, seigneur. Donnez-moi votre main.

**POMPÉE.**

Oh ! Antoine, tu possèdes la maison de mon père ! — Mais, n'importe : nous sommes amis. Allons, descendez dans la chaloupe.  
*(Sortent Pompée, César, Antoine et leur suite.)*

**ÉNOBARBUS.**

Prenez garde de tomber. — Ménas, je n'irai point à terre.

**MÉNAS.**

Non, venez à ma cabine. — Ces tambours, ces trompettes, ces flûtes ! — comment donc ! Que Neptune entende le bruyant adieu que nous disons à ces grands personnages ; sonnez et soyez pendus, sonnez comme il faut.  
*(Fanfares et tambours. Lélide et Octave s'embarquent.)*

**ÉNOBARBUS.** Holà ! voilà mon chapeau.

**MÉNAS.**

Ah ! noble capitaine, venez.  
*(Ils sortent.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



William Shakespeare : Oeuvres complètes

Tragédies

**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**

[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des Tragédies](#)


[Retour à la liste des titres](#)



## **Acte Troisième**



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène I

*Une plaine en Syrie.*

VENTIDIUS arrive en triomphe avec SILIUS et d'autres Romains, officiers et soldats. On porte devant lui le corps de Pacurus, fils d'Orodes, roi des Parthes.

**VENTIDIUS.**

Enfin, Parthes habiles à lancer le dard, vous voilà frappés ; et c'est moi que la fortune a voulu choisir pour le vengeur de Crassus. Qu'on porte en tête de l'armée le corps du jeune prince. Ton fils Pacorus, Orodes, a payé la mort de Marcus Crassus !

**SILIUS.**

Noble Ventidius, tandis que ton épée fume encore du sang des Parthes, poursuis les Parthes fugitifs : pénètre dans la Médie, la Mésopotamie, dans tous les asiles où fuient leurs soldats en déroute. Alors ton grand général Antoine te fera monter sur un char de triomphe et mettra des guirlandes sur la tête.

**VENTIDIUS.**

Oh ! Silius, Silius, j'en ai fait assez. Souviens-toi bien qu'un subalterne peut faire une action trop éclatante ; car, apprends ceci, Silius, qu'il vaut mieux laisser une entreprise inachevée que d'acquérir par ses succès une renommée trop brillante, lorsque le chef que nous servons est absent. César et Antoine ont toujours remporté plus de victoires par leurs officiers

qu'en personne. Sossius, comme moi lieutenant d'Antoine en Syrie, pour avoir accumulé trop de victoires, qu'il remportait en quelques minutes, perdit la faveur d'Antoine. Quiconque fait dans la guerre plus que son général ne peut faire, devient le général de son général ; et l'ambition, vertu des guerriers, fait préférer une défaite à une victoire qui ternit la renommée du chef. Je pourrais faire davantage pour Antoine, mais je l'offenserais ; et son ressentiment détruirait tout le mérite de mes services.

**SILIUS.**

Ventidius, tu possèdes ces qualités sans lesquelles il n'y a presque point de différence entre un guerrier et son épée. Tu écriras à Antoine ?

**VENTIDIUS.**

Je vais lui mander humblement tout ce que nous avons exécuté en son nom, mot magique dans la guerre. Je lui dirai comment, avec ses étendards et ses troupes bien payées, nous avons chassé du champ de bataille et lassé la cavalerie parthe, jusqu'alors invaincue.


**SILIUS.**

Où est-il maintenant ?

**VENTIDIUS.**

Il doit se rendre à Athènes. C'est là que nous allons nous hâter de le rejoindre, autant que le permettra le poids de tout ce que nous traînons après nous. Allons, en marche... Que l'armée défile.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène II

*Rome. — Antichambre de la maison de César.*  
Entrent AGRIPPA ET ÉNOBARBUS qui se rencontrent.

**AGRIPPA.**

Quoi ! nos frères se sont-ils déjà séparés ?

**ÉNOBARBUS.**

Ils ont terminé avec Pompée, qui vient de partir ; et actuellement ils sont tous les trois à sceller le traité. Octavie pleure de quitter Rome. César est triste et Lépide, depuis le festin de Pompée, à ce que dit Ménas, est attaqué de la maladie verte [\[26\]](#).

**AGRIPPA.**

C'est un noble Romain que Lépide !

**ÉNOBARBUS.**

Un excellent homme. Oh ! comme il aime César !

**AGRIPPA.**

Oui, et avec quelle tendresse il adore Antoine !

**ÉNOBARBUS.**

César ? mais c'est le Jupiter des hommes.

**AGRIPPA.**

Et Antoine ? Le dieu de ce Jupiter ?

**ÉNOBARBUS**, *contrefaisant Lépide*.

Vous parlez de César ? Comment, de ce sans pareil ?

**AGRIPPA**.

O Antoine ! ô oiseau d'Arabie<sup>[27]</sup> !

**ÉNOBARBUS**.

Voulez-vous vanter César ? dites César, et restez-en là.

**AGRIPPA**.

Vraiment, il leur a appliqué à tous deux d'excellentes louanges.

**ÉNOBARBUS**.

Mais c'est César qu'il aime le mieux : cependant il aime Antoine. Oh ! le coeur, la langue, les chiffres, les scribes, les bardes, les poètes ne peuvent penser, exprimer, peindre, écrire, chanter, calculer son amour pour Antoine. Mais pour César : à genoux, à genoux, et admirez.

**AGRIPPA**.

Il les aime tous deux.

**ÉNOBARBUS**.

Ils sont les ailes et lui l'escarbot ; ainsi... (*Fanfares.*) Mais voici le signal pour monter à cheval... Adieu, noble Agrippa.

**AGRIPPA**.

Bonne fortune, brave soldat ; adieu.  
(*Entrent Antoine, César, Lépide, Octavie.*)

**ANTOINE**.

Seigneur, n'allez pas plus loin.

**CÉSAR**.

Vous m'enlevez la plus chère portion de moi-même. Songez à me bien traiter dans sa personne. — Ma soeur, soyez une épouse telle que ma



pensée vous peint à mes yeux, et que votre conduite justifie tout ce que je garantirais de vous. Noble Antoine, que ce modèle de vertu, qui est placé entre nous comme le ciment de notre amitié pour la soutenir, ne devienne jamais le bélier qui en renverse l'édifice ; car il aurait été plus aisé de nous aimer sans ce nouveau lien, si nous ne le soignons pas chacun de notre côté.

**ANTOINE.**

Ne m'offensez pas par votre défiance.

**CÉSAR.**

J'ai dit.

**ANTOINE.**

Quelque scrupuleux que vous soyez sur ce point, vous ne trouverez pas le moindre sujet aux craintes qui paraissent vous alarmer. Que les dieux vous gardent et fassent obéir le cœur des Romains à vos desseins ; nous allons nous séparer ici.

**CÉSAR.**

Adieu, ma chère soeur : sois heureuse. Que tous les éléments te soient propices et ne donnent à ton esprit que des jouissances ! Adieu.

**OCTAVIE.**

O mon noble frère !

**ANTOINE.**

Le mois d'avril est dans ses yeux ; c'est le printemps de l'amour, et ces larmes, la pluie qui favorise son retour.  
Consolez-vous.

**OCTAVIE.**

Seigneur, veillez sur la maison de mon époux, et...

**CÉSAR.**

Quoi, ma soeur ?

**OCTAVIE.**

Je vais vous le dire à l'oreille.

**ANTOINE.**

Sa langue refuse d'obéir à son coeur, et son coeur ne peut exprimer ce qu'il sent à sa langue, comme le duvet du cygne qui flotte sur l'onde à la marée haute, sans incliner ni d'un côté ni de l'autre.

**ÉNOBARBUS, à part, à Agrippa.**

César pleurera-t-il ?

**AGRIPPA.**

Il a un nuage sur le front.

**ÉNOBARBUS.**

Ce serait un mauvais signe s'il était un cheval ; à plus forte raison, étant un homme [\[28\]](#).

**AGRIPPA.**

Pourquoi, Éno-barbus ? Antoine rugit presque de douleur lorsqu'il vit Jules César mort, et à Philippes, il pleura sur le corps de Brutus.

**ÉNOBARBUS.**

Cette année-là, il est vrai, il était incommodé d'un rhume, il pleurait l'homme qu'il aurait de bon coeur détruit lui-même. Crois à ses larmes jusqu'à ce que tu m'aies vu pleurer aussi.

**CÉSAR.**

Non, chère Octavie, vous recevrez encore des nouvelles de votre frère ; jamais le temps ne vous fera oublier de moi.

**ANTOINE.**

Allons, seigneur, allons ; je disputerai avec vous de tendresse pour elle. Je vous embrasse ici, et je vous quitte en vous recommandant aux dieux.

**CÉSAR.**

Adieu, soyez heureux.

**LÉPIDE.**

Que tous les astres du firmament éclairent votre route !


**CÉSAR** *embrasse sa soeur.*

Adieu, adieu !


**ANTOINE.**

Adieu !

*(Ils partent au son des trompettes.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène III

*ALEXANDRIE. Appartement du palais.*  
Entrent CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS.

**CLÉOPÂTRE.**

Où est ce messager ?

**ALEXAS.**

Il a un peu peur de paraître devant vous.

**CLÉOPÂTRE.**

Qu'il vienne, qu'il vienne... (*Le messager paraît.*) Approche.

**ALEXAS.**

Grande reine, Hérode de Judée n'oserait lever les yeux sur Votre Majesté que lorsque vous êtes satisfaite.

**CLÉOPÂTRE.**

Je veux un jour avoir la tête de cet Hérode ; mais quoi ! depuis qu'Antoine est parti, qui pourrais-je charger de me l'apporter ? — Approche-toi.

**LE MESSAGER.**

Très-gracieuse reine...

**CLÉOPÂTRE.**

As-tu vu Octavie ?

**LE MESSAGER.**

Oui, redoutable reine.

**CLÉOPÂTRE.**

Où ?

**LE MESSAGER.**

A Rome, madame. Je l'ai regardée en face, et je l'ai vue marcher entre son frère et Marc-Antoine.

**CLÉOPÂTRE.**

Est-elle aussi grande que moi [\[29\]](#) ?

**LE MESSAGER.**

Non, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

L'as-tu entendue parler ? A-t-elle la voix aiguë ou basse ?

**LE MESSAGER.**

Madame, je l'ai entendue parler ; elle a la voix basse.

**CLÉOPÂTRE.**

Ce son de voix n'est pas si agréable ! il ne peut l'aimer longtemps.

**CHARMIANE.**

L'aimer ? Oh ! par Isis, cela est impossible.

**CLÉOPÂTRE.**

Je le crois, Charmiane. Une langue épaisse et une taille de naine.

Quelle majesté a-t-elle dans sa démarche ? Souviens-t'en, si tu as jamais vu de la majesté.

**LE MESSAGER.**

Elle se traîne : qu'elle marche ou qu'elle s'arrête, c'est la même chose ; elle a un corps, mais sans vie ; c'est une statue, plutôt qu'une créature qui

respire.

**CLÉOPÂTRE.**

En es-tu bien sûr ?

**LE MESSAGER.**

Oui, ou je ne m'y connais pas.

**CHARMIANE.**

Il n'y a pas trois hommes en Égypte plus en état que lui d'en juger.

**CLÉOPÂTRE.**

Il est plein d'intelligence, je m'en aperçois. — Il n'y a encore rien en elle. Cet homme a un bon jugement.

**CHARMIANE.**

Excellent.

**CLÉOPÂTRE.**

Devine son âge, je te prie ?

**LE MESSAGER.**

Madame, elle était veuve.

**CLÉOPÂTRE.**

Veuve ? Tu l'entends, Charmiane.

**LE MESSAGER.**

Et je pense qu'elle a trente ans.

**CLÉOPÂTRE.**

As-tu son visage dans ta mémoire ? Est-il long ou rond ?

**LE MESSAGER.**

Rond à l'excès.

**CLÉOPÂTRE.**

Des femmes qui ont ce visage, la plupart n'ont aucun esprit. — Ses cheveux, quelle est leur couleur ?

**LE MESSAGER.**

Bruns, madame ; et son front est aussi bas qu'il soit possible de le désirer.

**CLÉOPÂTRE.**

Tiens, prends cet or. Il ne faut pas t'offenser de mes premières vivacités. Je veux t'employer ; je te trouve très-propre aux affaires ; va te préparer à partir ; nos lettres sont prêtes.

**CHARMIANE.**

Un homme de sens.

**CLÉOPÂTRE.**

Oui, en vérité ; je me repens bien de l'avoir ainsi maltraité. — Eh bien ! il me semble, d'après ce qu'il en dit, que cette créature n'est pas grand'chose.

**CHARMIANE.**

Rien du tout, madame.

**CLÉOPÂTRE.**

Cet homme a vu parfois de la majesté et doit s'y connaître.

**CHARMIANE.**

S'il en a vu ? Bonne Isis ! Lui qui a été si longtemps à votre service ?

**CLÉOPÂTRE.**

J'aurais encore une question à lui faire, chère Charmiane ; mais peu importe : tu me l'amèneras là où j'écrirai. Je crois que tout ira bien.

**CHARMIANE.**

J'en répons, madame.

*(Elles sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène IV

*ATHENES. Appartement de la maison d'Antoine.*  
Entrent ANTOINE, OCTAVIE.

**ANTOINE.**

Non, non, Octavie, j'excuserais ce tort-là et mille autres de ce genre ; mais il a rallumé la guerre contre Pompée, il a fait son testament et l'a rendu public. Il a parlé de moi avec dédain ; et, lors même qu'il ne pouvait s'empêcher de me rendre un témoignage honorable, c'était avec froideur et dégoût ; il m'a fait bien petite mesure. Toutes les fois qu'on a ouvert sur mon compte une opinion favorable, il a fait la sourde oreille, ou ne s'est expliqué que du bout des dents.

**OCTAVIE.**

Ah ! mon cher seigneur, ne croyez pas tout ; ou, si vous croyez tout, ne vous offensez pas de tout. S'il faut que cette rupture arrive, jamais femme plus malheureuse que moi ne se trouva, entre les partis, obligée de prier pour tous deux. Les dieux se moqueront désormais de mes prières, lorsque je leur dirai : Ah ! protégez mon seigneur et mon époux ! et que, démentant aussitôt cette prière, je leur crierai de la même voix : Ah ! protégez mon frère ! La victoire pour mon époux, la victoire pour mon frère ! Je prierai et je contredirai ma prière. Point de milieu entre ces deux extrémités.

**ANTOINE.**

Douce Octavie, que votre amour préfère celui qui se montrera plus jaloux



de le conserver. Si je perds mon honneur, je me perds moi-même. Il vaudrait mieux que je ne fusse pas à vous, que d'être à vous sans honneur. Mais, comme vous l'avez demandé, vous pouvez être médiatrice entre nous deux. Pendant ce temps, je vais faire des préparatifs de guerre capables d'arrêter votre frère. Faites toute la diligence que vous voudrez, vos désirs sont accomplis.

**OCTAVIE.**

J'en rends grâce à mon seigneur. — Que le tout-puissant Jupiter fasse de moi, femme faible, bien faible, votre réconciliatrice ! La guerre entre vous deux, c'est comme si le globe s'entrouvrait et qu'il fallût combler le gouffre avec des cadavres.

**ANTOINE.**

Dès que vous reconnaîtrez où commencent ces maux, tournez de ce côté votre déplaisir ; car nos fautes ne peuvent jamais être si égales, que votre amour puisse se diriger également des deux côtés. Disposez tout pour votre départ ; nommez ceux qui doivent vous accompagner, et faites toutes les dépenses que vous voudrez.

*(Ils se séparent.)*



## Scène V

*Athènes : un autre appartement de la maison d'Antoine.*  
ÉNOBARBUS et ÉROS se rencontrent.

**ÉNOBARBUS.**

Eh bien ! ami Éros ?

**ÉROS.**

Il y a d'étranges nouvelles, seigneur.

**ÉNOBARBUS.**

Quoi donc ?

**ÉROS.**

César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

**ÉNOBARBUS.**

Ceci est vieux ; qu'elle en a été l'issue ?

**ÉROS.**

César, après avoir profité des services de Lépide dans la guerre contre Pompée, lui a refusé ensuite l'égalité du rang, n'a pas voulu qu'il partageât la gloire du combat, et, ne s'arrêtant pas là, il l'accuse d'avoir entretenu auparavant une correspondance avec Pompée. Sur sa propre accusation, il a fait arrêter Lépide. Ainsi, voilà le pauvre triumvir à bas, jusqu'à ce que la mort élargisse sa prison.

**ÉNOBARBUS.**

Alors, ô univers, de trois loups, tu n'en as plus que deux ; jette au milieu d'eux toute la nourriture que tu possèdes, et ils se dévoreront l'un l'autre.  
— Où est Antoine ?

**ÉROS.**

Il se promène dans les jardins,— comme ceci— et il foule aux pieds les joncs qu'il rencontre devant lui, en s'écriant : Ô imbécile Lépide ! Et il menace la tête de son officier, celui qui a assassiné Pompée.

**ÉNOBARBUS.**

Notre belle flotte est équipée.

**ÉROS.**

Elle est destinée pour l'Italie et contre César. D'autres nouvelles : Dominus.... Mais Antoine vous attend. J'aurais pu vous dire mes nouvelles plus tard.

**ÉNOBARBUS.**

Ce sera peu de chose ; mais n'importe. Conduis-moi près d'Antoine.

**ÉROS.**

Venez, seigneur.

*(Ils sortent.)*



## Scène VI

*ROME. Appartement de César.*  
CÉSAR, AGRIPPA, MÉCÈNE.

### **CÉSAR.**

Au mépris de Rome, il a fait tout ceci, et plus encore dans Alexandrie ; et voilà comment, dans la place publique, Cléopâtre et lui se sont assis publiquement sur des trônes d'or, dans une tribune d'argent ; à leurs pieds était placé le jeune Césarion, qu'ils appellent le fils de mon père avec tous les enfants illégitimes issus depuis lors de leurs débauches. Antoine a fait don de l'Égypte à Cléopâtre, il l'a proclamée reine absolue de la basse Syrie, de l'île de Chypre et de la Libye.

### **MÉCÈNE.**

Quoi ! aux yeux du public ?

### **CÉSAR.**

Au milieu même de la grande place, où le peuple fait tous ses exercices. C'est là qu'il a proclamé ses fils rois des rois ; il a donné à Alexandre la vaste Médie, le pays des Parthes et l'Arménie ; il a assigné à Ptolémée la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Cléopâtre, ce jour-là, a paru en public vêtue comme la déesse Isis, et souvent auparavant elle avait, dit-on, donné ses audiences dans cet appareil.

### **MÉCÈNE.**

Il faut que Rome soit instruite de toutes ces choses.

**AGRIPPA.**

Rome, déjà lassée de son insolence, lui retirera sa bonne opinion.

**CÉSAR.**

Le peuple en est instruit, et cependant il vient de recevoir les accusations d'Antoine !

**AGRIPPA.**

Qui donc accuse-t-il !

**CÉSAR.**

César. Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé Sextus Pompée de la Sicile, je l'ai frustré de sa part de cette île ; et il dit ensuite m'avoir prêté quelques vaisseaux qui ne lui ont pas été rendus. Enfin, il se montre indigné de ce que Lépide a été déposé du triumvirat, et de ce qu'une fois déposé j'ai retenu tous ses revenus.

**AGRIPPA.**

Seigneur, il faut lui répondre.

**CÉSAR.**

C'est déjà fait, et le messenger est parti. Je lui mande que Lépide était devenu trop cruel, qu'il abusait de son autorité, et qu'il a mérité d'être déposé. Quant à mes conquêtes, je lui en accorde une portion ; mais, en retour, je lui demande ma part de l'Arménie et des autres royaumes qu'il a conquis.

**MÉCÈNE.**

Jamais il ne vous la cédera.

**CÉSAR.**

Alors, je ne dois pas lui céder, moi, ce qu'il demande.  
(*Entre Octavie.*)

**OCTAVIE.**

Salut, César, monseigneur, salut, mon cher César.

**CÉSAR.**

Que je sois obligé de t'appeler une femme répudiée !

**OCTAVIE.**

Vous ne m'avez pas appelée ainsi, et vous n'en avez pas sujet.

**CÉSAR.**

Pourquoi donc venez-vous me surprendre ainsi ? Vous ne revenez point comme la soeur de César : l'épouse d'Antoine devrait être précédée d'une armée, son approche devait être annoncée par les hennissements des chevaux, longtemps avant qu'elle parût ; les arbres de la route auraient dû être chargés de peuple, impatient et fatigué d'attendre votre passage désiré ; il fallait que la poussière élevée sous les pas de votre nombreux cortège montât jusqu'à la voûte des cieux. Mais vous êtes venue à Rome comme une vendeuse de marché : vous avez prévenu les démonstrations de notre amitié, ce sentiment qui s'éteint souvent si on néglige de le témoigner. Nous aurions été à votre rencontre par mer et par terre, et à chaque pas nous aurions redoublé d'éclat.

**OCTAVIE.**

Mon bon frère, rien ne me forçait à revenir ainsi : je n'ai fait que suivre mon libre penchant. Mon époux, Marc-Antoine, ayant appris que vous vous prépariez à la guerre, a affligé mon oreille de cette fâcheuse nouvelle ; et moi aussitôt je l'ai prié de m'accorder la liberté de revenir vers vous.

**CÉSAR.**

Ce qu'il vous a accordé sans peine : vous étiez un obstacle à ses débauches.

**OCTAVIE.**

N'en jugez pas ainsi, seigneur.

**CÉSAR.**

J'ai les yeux sur lui, et les vents m'apportent des nouvelles de toutes ses démarches. Où est-il maintenant ?

**OCTAVIE.**

A Athènes, seigneur.

**CÉSAR.**

Non, ma soeur, trop indignement outragée, Cléopâtre, d'un coup d'oeil, l'a rappelé à ses pieds. Il a abandonné son empire à une prostituée, et maintenant ils s'occupent tous deux à soulever contre moi tous les rois de la terre. Il a rassemblé Bocchus, roi de Libye ; Archélaüs, roi de Cappadoce Philadelphie, roi de Paphlagonie ; le roi de Thrace, Adellas ; Malchus, roi d'Arabie ; le roi de Pont ; Hérode, de Judée ; Mithridate, roi de Comagène ; Polémon et Amintas, rois des Mèdes et de Lycaonie ; et encore une foule d'autres sceptres !

**OCTAVIE.**

Hélas ! que je suis malheureuse d'avoir le coeur partagé entre deux hommes que j'aime et qui se haïssent !

**CÉSAR.**

Soyez ici la bienvenue. Vos lettres ont retardé longtemps notre rupture : jusqu'à ce que je me sois aperçu à quel point vous étiez abusée, et combien une plus longue négligence devenait dangereuse pour moi. Consolez-vous ; ne vous agitez pas des circonstances qui amènent sur votre bonheur ces terribles nécessités, et laissez les invariables décrets du destin suivre leur cours, sans vous répandre en gémissements. Rome vous reçoit avec joie : rien ne m'est plus cher que vous. Vous avez été trompée au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et les puissants dieux, pour vous faire justice, ont choisi pour ministres de leur vengeance, votre frère et ceux qui vous aiment. Vous êtes la plus douce de nos consolations, et toujours la bienvenue auprès de nous.

**AGRIPPA.**

Soyez la bienvenue, madame.

**MÉCÈNE.**

Soyez la bienvenue, chère dame ; tous les coeurs, dans Rome, vous aiment et vous plaignent. L'adultère Antoine, sans frein dans ses désordres, est le seul qui vous rejette pour livrer sa puissance à une prostituée qui la tourne avec bruit contre nous.

**OCTAVIE.**


Est-il bien vrai, seigneur ?

**CÉSAR.**


Rien n'est plus certain, vous êtes la bienvenue, ma soeur ; je vous prie, ne perdez pas patience, ma chère soeur !

*(Ils sortent.)*





William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène VII

*Le camp d'Antoine près du promontoire d'Actium.*  
Entrent CLÉOPÂTRE, ÉNOBARBUS.

**CLÉOPÂTRE.**

Je m'acquitterai envers toi, n'en doute pas.

**ÉNOBARBUS.**

Mais pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ?

**CLÉOPÂTRE.**

Tu t'es opposé à ce que j'assistasse à cette guerre, en disant que ce n'était pas convenable.

**ÉNOBARBUS.**

Eh bien ! est-ce convenable, dites-moi ?

**CLÉOPÂTRE.**

Pourquoi pas ? La guerre est déclarée contre moi, pourquoi n'y serais-je pas en personne ?

**ÉNOBARBUS.**

Je sais bien ce que je pourrais répondre : si nous nous servions en même temps de chevaux et de cavales, les chevaux seraient absolument superflus, car chaque cavale porterait un soldat et son cheval.

**CLÉOPÂTRE.**

Que murmures-tu là ?

**ÉNOBARBUS.**

Votre présence doit nécessairement embarrasser Antoine : elle prendra de son coeur, de sa tête, de son temps, ce dont il n'a rien à perdre en cette circonstance. On le raille déjà sur sa légèreté, et l'on dit dans Rome que c'est l'eunuque Photin et vos femmes qui dirigent cette guerre.

**CLÉOPÂTRE.**

Que Rome s'abîme ! et périssent toutes les langues qui parlent contre nous ! Je porte ma part du fardeau dans cette guerre, et, comme souveraine de mes États, je dois y remplir le rôle d'un homme. N'objecte plus rien, je ne resterai pas en arrière.

**ÉNOBARBUS.**

Je me tais, madame. — Voici l'empereur.

*(Entrent Antoine et Canidius.)*

**ANTOINE.**

Ne te paraît-il pas étrange, Canidius, que César ait pu, de Tarente et de Brindes, traverser si rapidement la mer d'Ionie et emporter Toryne ? — Vous l'avez appris, mon coeur ?

**CLÉOPÂTRE.**

La diligence n'est jamais plus admirée que par les paresseux.

**ANTOINE.**

Bonne satire de notre indolence, et qui ferait honneur au plus brave guerrier. — Canidius, nous le combattons sur mer.

**CLÉOPÂTRE.**

Oui, sur mer, sans doute.

**CANIDIUS.**

Pourquoi mon général a-t-il ce projet ?

**ANTOINE.**

Parce qu'il nous en a défié.

**ÉNOBARBUS.**

Mon seigneur l'a aussi défié en combat singulier ?

**CANIDIUS.**

Oui, et vous lui avez offert le combat à Pharsale, où César vainquit Pompée ; mais toutes les propositions qui ne servent pas à son avantage, il les rejette. Vous devriez en faire autant.

**ÉNOBARBUS.**

Vos vaisseaux sont mal équipés, vos matelots ne sont que des muletiers, des moissonneurs, des gens levés à la hâte et par contrainte. La flotte de César est montée par des marins qui ont souvent combattu Pompée : leurs vaisseaux sont légers, les vôtres sont pesants ; il n'y a pour vous aucun déshonneur à refuser le combat sur mer, puisque vous êtes prêt à l'attaquer sur terre.

**ANTOINE.**

Sur mer, sur mer.

**ÉNOBARBUS.**

Mon digne seigneur, vous perdez par là toute la supériorité que vous avez sur terre : vous démembrerez votre armée, qui, en grande partie, est composée d'une infanterie aguerrie ; vous laissez sans emploi votre habileté si justement renommée ; vous abandonnez le parti qui vous promet un succès assuré : vous vous exposez au simple caprice du hasard.

**ANTOINE.**

Je veux combattre sur mer.

**CLÉOPÂTRE.**

J'ai soixante vaisseaux ; César n'en a pas de meilleurs.

**ANTOINE.**

Nous brûlerons le surplus de notre flotte ; et avec les autres vaisseaux bien

équipés, nous battons César, s'il ose avancer vers le promontoire d'Actium. Si la fortune nous trahit, nous pourrons alors prendre notre revanche sur terre. *(A un messager qui arrive.)* Ton message ?

**LE MESSAGER.**

Les nouvelles sont vraies, seigneur, César est signalé ; il a pris Toryne.

**ANTOINE.**

Peut-il y être en personne ? Cela est impossible ; il est même étrange que son armée y soit arrivée. Canidius, tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions et nos douze mille chevaux ; nous, nous allons à notre flotte. Partons, ma Thétis. *(Un soldat paraît.)* Que veux-tu, brave soldat ?

**LE SOLDAT.**

O noble empereur, ne combattez point sur mer ; ne vous fiez pas à des planches pourries. Est-ce que vous vous défiez de cette épée et de ces blessures ? Laissez aux Égyptiens et aux Phéniciens l'art de nager comme les oisons : nous, Romains, nous avons l'habitude de vaincre sur terre, et en combattant de pied ferme.

**ANTOINE.**

Allons, allons, partons.  
*(Antoine, Cléopâtre, Éno-barbus sortent.)*

**LE SOLDAT.**

Par Hercule, je crois que j'ai raison.

**CANIDIUS.**

Oui, soldat ; mais Antoine ne se repose plus sur ce qui fait sa force. C'est ainsi que notre chef se laisse mener, et nous sommes les soldats de ces femmes.

**LE SOLDAT.**

Vous gardez à terre les légions et toute la cavalerie, n'est-ce pas ?

**CANIDIUS.**

Marcus Octavius, Marcus Justéius, Publicola et Caelius sont pour la mer

mais nous restons tranquilles à terre. — Cette diligence de César passe toute croyance.

**LE SOLDAT.**

Pendant qu'il était encore à Rome, son armée marchait par légers détachements, qui ont trompé tous les espions.

**CANIDIUS.**

Quel est son lieutenant, le sais-tu ?

**LE SOLDAT.**

On dit que c'est un certain Taurus.

**CANIDIUS.**

Oh ! je connais l'homme !

*(Un messenger arrive.)*


**LE MESSAGER.**

L'empereur demande Canidius.


**CANIDIUS.**

Le temps est gros d'évènements, et en enfante à chaque minute.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène VIII

*Une plaine près d'Actium.*  
Entrent CÉSAR, TAURUS, officiers et autres.

**CÉSAR.**

Taurus !

**TAURUS.**

Seigneur !

**CÉSAR.**

N'agis point sur terre ; reste tranquille, et ne provoque pas le combat que l'affaire ne soit décidée sur mer : ne dépasse pas les ordres de ce parchemin, notre fortune en dépend.

*(Ils sortent.)*

*(Entrent Antoine et Énocharbus.)*

**ANTOINE.**

Plaçons nos escadrons de ce côté de la montagne, en face de l'armée de César ; de ce poste, nous pourrions découvrir le nombre de ses vaisseaux et agir en conséquence.

*(Ils sortent.)*

*(Canidius traverse le théâtre d'un côté avec son armée de terre, et Taurus, lieutenant de César, passe de l'autre côté, dès qu'ils ont disparu on entend le bruit d'un combat naval.)*

**ÉNOBARBUS** *rentre.*

Tout est perdu ! tout est perdu ! Je n'en puis voir davantage. L'Antoniade<sup>[30]</sup>, le vaisseau amiral de la flotte égyptienne tourne son gouvernail et fuit avec les soixante autres vaisseaux. Ce spectacle a foudroyé mes yeux.  
(*Entre Scarus.*)

**SCARUS.**

Dieux et déesses, et tout ce qu'il y a de puissances dans l'Olympe !

**ÉNOBARBUS.**

Quel est ce transport ?

**SCARUS.**

La plus belle part de l'univers est perdue par pure ignorance. Nous avons perdu royaumes et provinces pour des baisers.

**ÉNOBARBUS.**

Où en est le combat ?

**SCARUS.**

De notre côté, comme la peste lorsqu'on a vu les boutons et que la mort est certaine. Cette infâme prostituée d'Égypte, que la lèpre saisisse, au fort de l'action, lorsque les avantages semblaient jumeaux, tous deux semblables, et que nous semblions même être l'aîné, je ne sais quel taon<sup>[31]</sup> la pique comme une génisse au mois de juin, mais elle fait hausser les voiles et fuit.

**ÉNOBARBUS.**

J'en ai été témoin ; mes yeux, rendus malades par ce spectacle, n'ont pu en soutenir plus longtemps la vue.

**SCARUS.**

À peine a-t-elle cinglé, en s'enfuyant, qu'Antoine, noble victime de ses enchantements, déploie les ailes de son vaisseau, et, comme un insensé,

abandonne le combat au fort de la mêlée, et fuit sur ses traces. Je n'ai jamais vu d'action si honteuse. Jamais l'expérience, la bravoure et l'honneur ne se sont aussi indignement trahis.

**ÉNOBARBUS.**

Hélas ! hélas !

**CANIDIUS** *arrive.*

Notre fortune sur mer est aux abois et s'abîme de la manière la plus lamentable. Si notre général s'était souvenu de ce qu'il fut jadis, tout allait à merveille. Oh ! il nous a donné bien lâchement l'exemple de la fuite !

**ÉNOBARBUS**, *à part.*

Oui. Ah ! en êtes-vous là ? En ce cas, bonsoir ; adieu.

**CANIDIUS.**

Ils fuient vers le Péloponnèse.

**SCARUS.**

Cela est aisé ; et j'irai aussi attendre là l'événement.

**CANIDIUS.**

Je vais me rendre à César avec mes légions et ma cavalerie ; déjà six rois m'ont donné l'exemple de la soumission.

**ÉNOBARBUS.**


Je veux suivre encore la fortune chancelante d'Antoine, quoique la prudence me conseille le contraire.

*(Ils sortent par différents côtés.)*





William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène IX

*ALEXANDRIE. Appartement du palais.*  
ANTOINE et sa suite.

**ANTOINE.**

Écoutez, la terre me défend de la fouler plus longtemps. Elle a honte de me porter ! Approchez, mes amis ; je me suis si fort attardé<sup>[32]</sup> dans le monde que j'ai perdu ma route pour jamais. — Il me reste un vaisseau chargé d'or, prenez-le ; partagez-le entre vous. Fuyez, et allez faire votre paix avec César.

**TOUS.**

Fuir ? Non, pas nous.

**ANTOINE.**

J'ai bien fui moi-même, et j'ai appris aux lâches à se sauver et à montrer leur dos à l'ennemi. Amis, quittez-moi ; je suis décidé à suivre une voie dans laquelle je n'ai aucun besoin de vous. Allez. Mon trésor est dans le port ; prenez-le. — Oh ! j'ai suivi celle que je rougis maintenant d'envisager ! Mes cheveux eux-mêmes se révoltent, car mes cheveux blancs reprochent aux cheveux bruns leur imprudence, et ceux-ci reprochent aux autres leur lâcheté et leur folie. — Mes amis, quittez-moi ; je vous donnerai des lettres pour quelques amis, qui vous faciliteront l'accès auprès de César. Je vous en conjure, ne vous affligez point : ne me parlez pas de votre répugnance, suivez le conseil que mon désespoir vous donne bien haut ; abandonnez ceux qui s'abandonnent eux-mêmes. Descendez tout droit au

rivage. Je vais dans un instant vous mettre en possession de ce trésor et de ce vaisseau. — Laissez-moi, je vous prie, un moment. — Je vous en conjure, laissez-moi ; je vous en prie, car j'ai perdu le droit de vous commander. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

*(Il s'assied.)*

*(Entrent Éros, et Cléopâtre soutenue par Charmiane et Iras.)*

**ÉROS.**

Oui, madame, approchez-vous ; venez, consolez-le.

**IRAS.**

Consolez-le, chère reine.

**CHAHMIANE.**

Le consoler ! Oui, sans doute.

**CLÉOPÂTRE.**

Laissez-moi m'asseoir. O Junon !

**ANTOINE.**

Non, non, non, non.

**ÉROS.**

La voyez-vous, seigneur ?

**ANTOINE, DETOURNANT LES YEUX.**

Oh ! loin de moi, loin, loin !

**CHARMIANE.**

Madame....

**IRAS.**

Madame, chère souveraine....

**ÉROS.**

Seigneur, seigneur !

**ANTOINE.**

Oui, mon seigneur, oui, vraiment. — Il portait à Philippes son épée dans le fourreau, comme un danseur, tandis que je frappais le vieux et maigre Cassius, et ce fut moi qui donnai la mort au frénétique Brutus<sup>[33]</sup>. Lui, il n'agissait que par des lieutenants et n'avait aucune expérience des grands exploits de la guerre ; et aujourd'hui... — N'importe.

**CLÉOPÂTRE.**

Ah ! restez-là.

**ÉROS.**

La reine, seigneur, la reine !

**IRAS.**

Avancez vers lui, madame. Parlez-lui. Il est hors de lui, il est accablé par la honte.

**CLÉOPÂTRE.**

Allons, soutenez-moi donc. — Oh !

**ÉROS.**

Noble seigneur, levez-vous : la reine s'approche ; sa tête est penchée et la mort va la saisir ; mais vous pouvez la consoler et la rappeler à la vie.

**ANTOINE.**

J'ai porté un coup mortel à ma réputation ! le coup le plus lâche....

**ÉROS.**

Seigneur, la reine...

**ANTOINE.**

Ô Égyptienne, où m'as-tu conduit ? Vois, je cherche à dérober mon ignominie à tes yeux, en jetant mes regards en arrière, sur ce que j'ai laissé derrière moi, plongé dans le déshonneur.

**CLÉOPÂTRE.**

Ah ! seigneur, seigneur, pardonnez à mes timides vaisseaux ; j'étais loin de prévoir que vous me suivriez.

**ANTOINE.**

Égyptienne, tu savais trop bien que mon coeur était attaché au gouvernail de ton vaisseau, et que tu me traînerais à la remorque. Tu connaissais ton empire absolu sur mon âme, et tu savais qu'un signe de toi m'eût fait désobéir aux ordres des dieux mêmes.

**CLÉOPÂTRE.**

Oh ! pardonne-moi !

**ANTOINE.**

Maintenant il faut que j'envoie d'humbles propositions à ce jeune homme. Il faut que je supplie, que je rampe dans tous les détours de l'humiliation ; moi qui gouvernais, en me jouant, la moitié de l'univers, qui créais et anéantissais, à mon gré, les fortunes ! Tu savais trop à quel point tu avais asservi mon âme, et que mon épée, affaiblie par ma passion, lui obéirait toujours.

**CLÉOPÂTRE.**


Oh ! pardon.

**ANTOINE.**

Ah ! ne pleure pas ; une seule de tes larmes vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre : donne-moi un baiser, il me paye de tout. — Nous avons envoyé notre maître d'école [\[34\]](#). — Est-il de retour ? — Ma bien-aimée, je me sens abattu. Un peu de vin là-dedans et quelques aliments. — La fortune sait que plus elle me menace, et plus je la brave.



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène X

*Le camp de César en Égypte.*  
CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, THYRÉUS, suite.

**CÉSAR.**

Qu'on fasse entrer l'envoyé d'Antoine. Le connaissez-vous ?

**DOLABELLA.**

César, c'est son maître d'école ; preuve qu'il est bien déplumé, puisqu'il envoie ici une si petite plume de son aile, lui qui avait tant de rois pour messagers, il n'y a que quelques mois.

*(Entre Euphronius.)*

**CÉSAR.**

Approche et parle.

**EUPHRONIUS.**

Tel que je suis, je viens de la part d'Antoine ; j'étais, il n'y a pas longtemps, aussi petit dans ses desseins que la goutte de rosée sur une feuille de myrte en comparaison de l'Océan.

**CÉSAR.**

Soit ; remplis ta commission.

**EUPHRONIUS.**

Il salue en toi le maître de sa destinée et demande à vivre en Égypte. Si tu

refuses, il abaisse ses prétentions et te prie de le laisser respirer entre la terre et le ciel, en simple citoyen, dans Athènes. Voilà pour ce qui le regarde. — Quant à Cléopâtre, elle rend hommage à ta grandeur ; elle se soumet à ta puissance et te demande, pour ses enfants, le diadème des Ptolémées, qui maintenant est assujetti à ta volonté suprême.

**CÉSAR.**

Pour Antoine, je n'écoute point sa requête. — Quant à la reine, je ne lui refuse point ni de l'entendre, ni de la satisfaire ; mais c'est à condition qu'elle chassera de l'Égypte son amant déshonoré ou qu'elle lui ôtera la vie. Si elle m'obéit en ce point, sa prière ne sera point rebutée. Annonce à tous deux ma réponse.

**EUPHRONIUS.**

Que la fortune continue de te suivre !

**CÉSAR.**

Faites-lui traverser le camp. (*Euphronius sort — A Thyréus.*) Voici le moment d'essayer ton éloquence, pars, détache Cléopâtre des intérêts d'Antoine ; promets lui, en mon nom, tout ce qu'elle te demandera ; ajoute toi-même des offres de ton invention. Les femmes dans la meilleure fortune ne sont pas fortes ; mais l'infortune rendrait parjure les vestales mêmes. Essaie ton adresse, Thyréus, fixe toi-même ta récompense, tes désirs seront obéis comme des lois.

**THYRÉUS.**


César, je pars.

**CÉSAR.**


Observe comment Antoine soutient son malheur ; apprends-moi ce que tu conjectures de sa manière d'agir et de ses démarches.

**THYRÉUS.**

César, je le ferai.



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE III  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène XI

*ALEXANDRIE. Appartement du palais.*  
Entrent CLÉOPÂTRE, ÉNOBARBUS, CHARMIANE, IRAS.

**CLÉOPÂTRE.**

Que faut-il faire, Éno barbus ?

**ÉNOBARBUS.**

Penser et mourir [\[35\]](#).

**CLÉOPÂTRE.**

La faute est-elle à Antoine ou à moi ?

**ÉNOBARBUS.**

A Antoine seul : lui qui permet à sa volonté de maîtriser sa raison. Eh ! qu'importe que vous ayez fui loin de ce grand spectacle de la guerre, où la terreur passait alternativement d'une flotte à l'autre ! Pourquoi vous a-t-il suivie ? L'ardeur de son affection n'aurait pas dû porter un coup fatal à sa réputation de grand capitaine, au moment où la moitié de l'univers combattait l'autre, lui, étant le seul sujet de la querelle. Ce fut une honte égale à sa perte d'aller suivre vos pavillons fuyants et d'abandonner sa flotte étonnée de sa fuite.

**CLÉOPÂTRE.**

Tais-toi, je t'en prie.

*(Entrent Antoine et Euphronius)*

**ANTOINE.**

Et c'est là sa réponse ?

**EUPHRONIUS.**

Oui, seigneur.

**ANTOINE.**

Ainsi, la reine sera bien accueillie si elle veut me sacrifier.

**EUPHRONIUS.**

C'est ce qu'il a dit.

**ANTOINE.**

Qu'elle le sache. — Envoyez au jeune César cette tête grise, et il remplira de royaumes, jusqu'aux bords, la coupe de vos désirs.

**CLÉOPÂTRE.**

Votre tête, seigneur !

**ANTOINE.**

Retourne vers lui. — Dis-lui qu'il porte sur son visage les roses de la jeunesse, que l'univers attend de lui plus que des actions ordinaires ; dis-lui qu'il serait possible que son or, ses vaisseaux, ses légions, appartenissent à un lâche ; que des généraux subalternes peuvent triompher au service d'un enfant aussi bien que sous les ordres de César : et que je le défie de venir, mettant de côté l'inégalité de nos fortunes, se mesurer avec moi, qui suis déjà sur le déclin de l'âge, fer contre fer et seul à seul. Je vais lui écrire.

*(Au député.)* Suis-moi.

*(Antoine sort avec Euphronius.)*

**ÉNOBARBUS.**

Oui, cela est bien vraisemblable que César, entouré d'une armée victorieuse, ira mettre en jeu son bonheur, et se donner en spectacle comme un spadassin ! — Je vois bien que les jugements des hommes ressemblent à leur fortune, et que les objets extérieurs entraînent les qualités de l'âme et les font en même temps déchoir. Qu'il puisse rêver, lui



qui connaît la valeur des choses, que César dans l'abondance répondra à son dénuement ! César, tu as aussi vaincu sa raison.

*(Un esclave entre.)*

**L'ESCLAVE.**

Voici un envoyé de César.

**CLÉOPÂTRE.**

Quoi ! pas plus de cérémonies ? — Voyez, mes femmes ! — On se bouche le nez près de la rose épanouie dont on venait à genoux admirer les boutons !

**ÉNOBARBUS, à part.**

Mon honneur et moi nous commençons à nous quereller. La loyauté gardée à des fous change notre constance en vraie folie ; cependant, celui qui persiste à suivre avec fidélité un maître déchu est le vainqueur du vainqueur de son maître, et acquiert une place dans l'histoire.

*(Entre Thyréus.)*

**CLÉOPÂTRE.**

Que veut César ?

**THYRÉUS.**

Venez l'entendre à l'écart.

**CLÉOPÂTRE.**

Il n'y a ici que des amis ; parle hardiment.

**THYRÉUS.**

Mais peut-être sont-ils aussi les amis d'Antoine.

**ÉNOBARBUS.**

Il aurait besoin d'avoir autant d'amis que César, sans quoi nous lui sommes fort inutiles. S'il plaisait à César, Antoine volerait au-devant de son amitié : pour nous, vous le savez, nous sommes les amis de ses amis, j'entends de César.

**THYRÉUS.**

Allons ! Ainsi donc, illustre reine, César vous exhorte à ne pas tenir compte de votre situation, mais à vous souvenir seulement qu'il est César.

**CLÉOPÂTRE.**

Poursuis. — C'est agir loyalement.

**THYRÉUS.**

Il sait que vous restez attachée à Antoine moins par amour que par crainte.

**CLÉOPÂTRE.**

Oh !

**THYRÉUS.**

Il plaint donc les atteintes portées à votre honneur comme des taches forcées, mais non méritées.

**CLÉOPÂTRE.**

Il est un dieu qui sait démêler la vérité. Mon honneur n'a point cédé, il a été conquis par la force.

**ÉNOBARBUS, à part.**

Pour m'assurer de ce fait, je le demanderai à Antoine. — Seigneur, seigneur, tu es un vaisseau qui prend tellement l'eau qu'il faut te laisser couler à fond, car ce que tu as de plus cher t'abandonne.

*(Énoobarbus sort.)*

**THYRÉUS.**

Dirai-je à César ce que vous désirez de lui ; car il souhaite surtout qu'on lui demande pour pouvoir accorder. Il serait enchanté que vous fissiez de sa fortune un bâton pour vous appuyer. Mais ce qui enflammerait encore plus son zèle pour vous, ce serait d'apprendre de moi que vous avez quitté Antoine, et que vous vous réfugiez sous l'abri de sa puissance, lui le maître de l'univers.

**CLÉOPÂTRE.**

Quel est ton nom ?

**THYRÉUS.**

Mon nom est Thyréus.

**CLÉOPÂTRE.**

Gracieux messenger, dis au grand César que je baise sa main victorieuse en la personne de son député ; dis-lui que je m'empresse de déposer ma couronne à ses pieds et de lui rendre hommage à genoux. Dis-lui que j'attends de sa voix souveraine la sentence de l'Égypte.

**THYRÉUS.**

C'est le parti le plus honorable pour vous. Quand la prudence et la fortune sont aux prises, si la première n'ose que ce qu'elle peut, nul hasard ne peut l'ébranler. — Accordez-moi la faveur de déposer mon hommage sur votre main.

**CLÉOPÂTRE.**

Plus d'une fois le père de votre César, après avoir rêvé à la conquête des royaumes, posa ses lèvres sur cette main indigne de lui, et la couvrit d'une pluie de baisers.

*(Antoine entre avec Éno-barbus.)*

**ANTOINE.**

Des faveurs !... par Jupiter tonnant ! — Qui es-tu ?

**THYRÉUS.**

Un homme qui exécute les ordres du plus puissant des hommes et du plus digne d'être obéi.

**ÉNOBARBUS.**

Tu seras fouetté !

**ANTOINE, A SES ESCLAVES.**

Approchez ici. — *(A Cléopâtre.)* — Et toi, milan ! — Eh bien ! dieux et diables ! mon autorité s'évanouit ! Naguère, quand je criais holà ! des rois accouraient aussitôt, comme une troupe d'enfants dans une course, et me répondaient : Que me voulez-vous ? — N'avez-vous point d'oreilles ? Je suis

encore Antoine. (*Ses gens entrent.*) Saisissez-moi cet insolent, et fouettez-le.

**ÉNOBARBUS.**

Il vaut mieux se jouer à un jeune lionceau qu'à un vieux lion mourant.

**ANTOINE.**

Par la lune et les étoiles ! — Qu'il soit fouetté ! Fussent-ils vingt des plus puissants tributaires qui rendent hommage à César, si je les surprénais ayant l'insolence de baiser la main de cette... Comment s'appelle-t-elle ? Jadis, c'était Cléopâtre ! Fouettez-le jusqu'à ce que vous le voyiez vous regarder d'un air suppliant comme un écolier et vous demander miséricorde par ses gémissements. Qu'on m'emmène.

**THYRÉUS.**

Marc-Antoine...

**ANTOINE.**

Qu'on l'entraîne, et quand il sera fouetté, qu'on le ramène. Ce valet de César lui reportera un message. (*On emmène Thyréus.*) — A Cléopâtre.) Vous étiez à moitié flétrie quand je vous ai connue. — Ai-je laissé dans Rome ma couche vierge encore ? Ai-je renoncé à être le père d'une postérité légitime, et par la perle des femmes, pour être trompé par une femme qui regarde des valets ?

**CLÉOPÂTRE.**

Mon cher seigneur...

**ANTOINE.**

Vous avez toujours été perfide. Mais quand nous nous endurcissons dans nos penchants dépravés, ô malheur ! les justes dieux ferment nos yeux, laissent perdre notre raison dans notre propre infamie, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous voir marcher fièrement à notre perte.

**CLÉOPÂTRE.**

Oh ! en sommes-nous là ?

**ANTOINE.**

Je vous ai trouvée comme un mets refroidi sur la table de Jules César mort ; de plus, vous étiez aussi un reste de Cnéius Pompée ; sans compter toutes les heures souillées de vos débauches clandestines, et qui n'ont pas été enregistrées dans le livre de la Renommée ; car je suis sûr, quoique vous puissiez deviner, que vous ne savez pas ce que c'est, ce que ce doit être que la vertu.

**CLÉOPÂTRE.**

Pourquoi tout cela ?

**ANTOINE.**

Souffrir qu'un malheureux qui reçoit un salaire et dit : Dieu vous le rende, prenne des libertés familières avec cette main qui s'enchaîne à la mienne dans nos jeux, avec cette main, sceau royal et gage des grands coeurs ! Oh ! que ne suis-je sur la montagne de Bascan, pour couvrir de mes cris le mugissement des bêtes à cornes ! car j'ai un motif terrible de fureur ; et m'exprimer avec courtoisie, ce serait être comme un homme qui, se voyant la corde au cou, remercie le bourreau de l'adresse qu'il montre. (*Thyréus rentre avec les gens d'Antoine.*) Est-il fouetté ?

**L'ESCLAVE.**

Solidement, seigneur.

**ANTOINE.**

A-t-il jeté des cris ? A-t-il demandé grâce ?

**L'ESCLAVE.**

Oui, seigneur.

**ANTOINE, à Thyreus.**

Si ton père vit encore, qu'il regrette de n'avoir pas eu une fille au lieu de toi. Repens-toi d'avoir suivi César dans ses triomphes, puisque tu as été fouetté pour l'avoir suivi. Désormais, que la blanche main d'une dame te donne la fièvre, tremble à sa seule vue. — Retourne à César ; apprends-lui ta réception. Vois et dis-lui à quel point il m'irrite contre lui ; car il affecte l'orgueil et le dédain, et s'arrête à ce que je suis, sans se souvenir de ce que

je fus. Il m'irrite, et, dans ce moment, cela est fort aisé, à présent que les astres favorables qui jadis étaient mes guides ont fui de leur orbite et ont précipité leur feu dans l'abîme de l'enfer. Si mon langage et ce que j'ai fait lui déplaisent, dis-lui qu'Hipparchus, mon affranchi, est en sa puissance et qu'il peut, à son plaisir, le fouetter, le pendre ou le torturer comme il voudra, pour s'acquitter avec moi. Presse-le de le faire ; maintenant, toi et tes coups, allez-vous-en.

*(Thyréus sort.)*

**CLÉOPÂTRE.**

Avez-vous fini ?

**ANTOINE.**

Hélas ! notre lune terrestre est éclipsée ; ce présage seul annonce la chute d'Antoine.

**CLÉOPÂTRE.**

Il faut que j'attende qu'il puisse m'écouter.

**ANTOINE.**

Pour flatter César, avez-vous pu échanger des regards avec un homme qui lui lace ses chaussures ?

**CLÉOPÂTRE.**

Vous ne me connaissez pas encore ?

**ANTOINE**

Je vous connais un coeur glacé pour moi.

**CLÉOPÂTRE.**

Ah ! cher amant, si cela est, que le ciel change mon coeur glacé en grêle et l'empoisonne dans sa source ! que le premier grêlon s'arrête dans mon gosier et s'y dissolve avec ma vie ! que le second frappe Césarion jusqu'à ce que, l'un après l'autre, tous les fruits de mes entrailles, et mes braves Égyptiens écrasés sous cet orage de grêle, gisent tous sans tombeau et deviennent la proie des mouches et des moucherons du Nil !

**ANTOINE.**

Je suis satisfait. César veut s'établir dans Alexandrie ; c'est là que je lutterai contre sa fortune. Nos troupes de terre ont tenu ferme ; notre flotte dispersée s'est ralliée et vogue encore sous un appareil menaçant. Où étais-tu, mon coeur ? Entends-tu, reine, si je reviens encore une fois du champ de bataille pour baiser ces lèvres, je reviendrai tout couvert de sang. Mon épée et moi, nous allons gagner notre place dans l'histoire. J'espère encore.

**CLÉOPÂTRE.**

Je reconnais mon héros.

**ANTOINE.**

Je veux que mes muscles, que mon coeur, que mon haleine, déploient une triple force, et je combattrai à toute outrance. Quand mes heures coulaient dans la prospérité, les hommes rachetaient de moi leur vie pour un bon mot ; mais maintenant je serrerais les dents et j'enverrai dans les ténèbres tout ce qui tentera de m'arrêter. — Viens, passons encore une nuit dans la joie. Qu'on appelle autour de moi tous mes sombres officiers ; qu'on remplisse nos coupes ; et pour la dernière fois, oublions en buvant la cloche de minuit.

**CLÉOPÂTRE.**

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance. Je m'attendais à le passer dans la tristesse. Mais puisque mon seigneur est encore Antoine, je veux être Cléopâtre.

**ANTOINE.**

Nous goûterons encore le bonheur.

**CLÉOPÂTRE.**

Qu'on appelle auprès de mon Antoine tous ses braves officiers.

**ANTOINE.**

Oui. Je leur parlerai ; et ce soir je veux que le vin enlumine leurs cicatrices. — Venez, ma reine, il y a encore de la sève. Au premier combat que je

livrerai, je forcerai la mort à me chérir, car je veux rivaliser avec sa faux homicide.

*(Ils sortent tous les deux.)*

**ÉNOBARBUS.**

Allons, le voilà qui veut surpasser la foudre. Être furieux, c'est être vaillant par excès de peur ; et, dans cette disposition, la colombe attaquerait l'épervier. Je vois cependant que mon général ne regagne du coeur qu'aux dépens de sa tête. Quand le courage usurpe sur la raison du guerrier, il ronge l'épée avec laquelle il combat. — Je vais chercher les moyens de le quitter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





William Shakespeare : Oeuvres complètes

Tragédies

**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**


[Retour à la table des matières](#)

[Retour à la liste des Tragédies](#)


[Retour à la liste des titres](#)



## **Acte Quatrième**



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE IV  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène I

*Le camp de César près d'Alexandrie.*

CÉSAR entre, lisant une lettre avec AGRIPPA, MÉCÈNE et autres.

### **CÉSAR.**

Il me traite d'enfant ; il me menace, comme s'il avait le pouvoir de me chasser de l'Égypte. Il a fait battre de verges mon député ; il me provoque à un combat singulier ; César contre Antoine ! — Que le vieux débauché sache que j'ai bien d'autres moyens de mourir. En attendant, je me ris de son défi.


### **MÉCÈNE.**

César doit penser que lorsqu'un aussi grand homme qu'Antoine entre en furie, c'est qu'il est aux abois. Ne lui donnez aucun relâche, profitez de son égarement ; jamais la fureur n'a su se bien garder elle-même.

### **CÉSAR.**

Annoncez à nos braves officiers que demain nous livrerons la dernière de nos nombreuses batailles. Nous avons dans notre camp des gens qui servaient encore dernièrement Antoine pour l'envelopper et le prendre lui-même. — Voyez à ce que ce soit fait et qu'on régale l'armée. Nous regorgeons de provisions, et ils ont bien mérité qu'on les traite avec profusion. — Pauvre Antoine !

*(Ils sortent.)*

  
William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE IV  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)

## Scène II

*Alexandrie. — Appartement du palais.*

ANTOINE, CLÉOPÂTRE, ÉNOBARBUS, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, et autres officiers.

**ANTOINE.**

Il ne veut pas se battre avec moi, Domitius.

**ÉNOBARBUS.**

Non, seigneur.

**ANTOINE.**

Pourquoi ne se battrait-il pas ?

**ÉNOBARBUS.**

C'est qu'il pense qu'étant vingt fois plus fortuné que vous, ce serait vingt hommes contre un seul.

**ANTOINE.**

Demain, guerrier, nous combattons sur mer et sur terre. Ou je survivrai, ou je laverai mon affront en mourant dans tant de sang, que je ferai revivre ma gloire. Es-tu disposé à te bien battre ?

**ÉNOBARBUS.**

Je frapperai en criant : tout ou rien.

**ANTOINE.**

Bien dit. Allons, appelez mes serviteurs, et n'épargnons rien pour notre repas de ce soir. (*Ses serviteurs entrent.*) Donne-moi ta main, tu m'as toujours fidèlement servi ; et toi aussi... et toi... et toi ; vous m'avez tous bien servi, et vous avez eu des rois pour compagnons.

**CLÉOPÂTRE.**

Que veut dire cela ?

**ÉNOBARBUS, à part.**

C'est une de ces bizarreries que le chagrin fait naître dans l'esprit.

**ANTOINE.**

Et toi aussi, tu es honnête. — Je voudrais être multiplié en autant d'hommes que vous êtes, et que vous formassiez à vous tous un Antoine pour vous pouvoir servir comme vous m'avez servi.

**TOUS.**

Aux dieux ne plaise !

**ANTOINE.**

Allons, mes bons amis, servez-moi encore ce soir. Ne ménagez pas le vin dans ma coupe, et traitez-moi avec autant de respect que lorsque l'empire du monde, encore à moi, obéissait comme vous à mes lois.

**CLÉOPÂTRE.**

Que prétend-il ?

**ÉNOBARBUS.**

Faire pleurer ses amis.

**ANTOINE.**

Servez-moi ce soir. Peut-être est-ce la fin de votre service ; peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous plus qu'une ombre défigurée ; peut-être demain vous servirez un autre maître. — Je vous regarde comme un homme qui prend congé. — Mes fidèles amis, je ne vous congédie pas ; non, inséparablement attaché à vous, votre maître ne vous quittera qu'à la

mort. Servez-moi ce soir deux heures encore ; je ne vous en demande pas davantage, et que les dieux vous en récompensent !


**ÉNOBARBUS.**

Seigneur, que voulez-vous dire ? Pourquoi les affliger ainsi ? Voyez, ils pleurent, et moi, imbécile, mes yeux se remplissent aussi de larmes, comme s'ils étaient frottés avec un oignon. Par grâce, ne nous transformez pas en femmes.


**ANTOINE.**

Ah ! arrêtez ! arrêtez, que la sorcière m'enlève si telle est mon intention ! Que le bonheur croisse sur le sol qu'arrosent ces larmes ! Mes dignes amis, vous prêtez à mes paroles un sens trop sinistre ; je ne vous parlais ainsi que pour vous consoler, et je vous priais de brûler cette nuit avec des torches. Sachez, mes amis, que j'ai bon espoir de la journée de demain, et je veux vous conduire où je crois trouver la victoire et la vie, plutôt que l'honneur et la mort. Allons souper ; venez, et noyons dans le vin toutes les réflexions.

*(Ils sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE IV  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène III

*Alexandrie. — Devant le palais.*  
Entrent deux soldats qui vont monter la garde.

**PREMIER SOLDAT.**

Bonsoir, camarade ; c'est demain, le grand jour.

**SECOND SOLDAT.**

Il décidera tout. Bonsoir. N'as-tu rien entendu d'étrange dans les rues ?

**PREMIER SOLDAT.**

Rien. Quelles nouvelles ?

**SECOND SOLDAT.**

Il y a apparence que ce n'est qu'un bruit ; bonne nuit.

**PREMIER SOLDAT.**

Camarade, bonne nuit.  
*(Entrent deux autres soldats.)*

**SECOND SOLDAT.**

Soldats, faites bonne garde.

**TROISIÈME SOLDAT.**

Et vous aussi ; bonsoir, bonsoir.  
*(Les deux premiers soldats se placent à leur poste.)*

**QUATRIÈME SOLDAT.**

Nous, ici. *(Ils prennent leur poste.)* Et si demain notre flotte à l'avantage, je suis bien certain que nos troupes de terre ne lâcheront pas pied.

**TROISIÈME SOLDAT.**

C'est une brave armée et pleine de résolution.  
*(On entend une musique de hautbois sous le théâtre.)*

**QUATRIÈME SOLDAT.**

Silence ! Quel est ce bruit ?

**PREMIER SOLDAT.**

Chut, Chut !

**SECOND SOLDAT.**

Écoutez.

**PREMIER SOLDAT.**

Une musique aérienne.

**TROISIÈME SOLDAT.**

Souterraine.

**QUATRIÈME SOLDAT.**

C'est bon signe, n'est-ce pas ?

**TROISIÈME SOLDAT.**

Non.

**PREMIER SOLDAT.**

Paix, vous dis-je. Que signifie ceci ?

**SECOND SOLDAT.**

C'est le dieu Hercule, qu'Antoine aimait, et qui l'abandonne aujourd'hui.

**PREMIER SOLDAT.**

Avançons, voyons si les autres sentinelles entendent la même chose que nous.

*(Ils s'avancent à l'autre poste.)*

**SECOND SOLDAT.**

Eh bien ! camarades !

**PLUSIEURS, PARLANT À LA FOIS.**

Eh bien ! eh bien ! entendez-vous ?

**PREMIER SOLDAT.**

Oui. N'est-ce pas étrange ?

**TROISIÈME SOLDAT.**

Entendez-vous, camarades, entendez-vous ?


**PREMIER SOLDAT.**

Suivons ce bruit jusqu'aux limites de notre poste. Voyons ce que cela donnera.

**PLUSIEURS A LA FOIS.**

Volontiers. C'est une chose étrange.





William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE IV  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène IV

ALEXANDRIE.

Appartement du palais. ANTOINE, CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, suite.

**ANTOINE.**

Éros ! Éros ! mon armure.

**CLÉOPÂTRE.**

Dormez un moment.

**ANTOINE.**

Non, ma poule... Éros, allons, mon armure, Éros ! (*Éros paraît avec l'armure.*) Viens, mon brave serviteur, ajuste-moi mon armure. — Si la fortune ne nous favorise pas aujourd'hui, c'est que je la brave. Allons.

**CLÉOPÂTRE.**

Attends, Éros, je veux t'aider. A quoi sert ceci ?

**ANTOINE.**

Allons, soit, soit, j'y consens. C'est toi qui armes mon coeur... A faux, à faux. — Bon, l'y voilà, l'y voilà.

**CLÉOPÂTRE.**

Doucement, je veux vous aider ; voilà comme cela doit être.

**ANTOINE.**

Bien, bien, nous ne pouvons manquer de prospérer ; vois-tu, mon brave camarade ! Allons, va t'armer aussi.

**ÉROS.**

A l'instant, seigneur.

**CLÉOPÂTRE.**

Ces boucles ne sont-elles pas bien attachées ?

**ANTOINE.**

À merveille, à merveille. Celui qui voudra déranger cette armure avant qu'il nous plaise de nous en dépouiller nous-mêmes pour nous reposer, essuiera une terrible tempête. — Tu es un maladroit, Éros ; et ma reine est un écuyer plus habile que toi. Hâte-toi. — O ma bien-aimée, que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui, et si tu connaissais cette tâche royale, tu verrais quel ouvrier est Antoine ! *(Entre un officier tout armé.)* Bonjour, soldat, sois le bienvenu ; tu te présentes en homme qui sait ce que c'est que la journée d'un guerrier. Nous nous levons avant l'aurore pour commencer les affaires que nous aimons, et nous allons à l'ouvrage avec joie.

**L'OFFICIER.**

Mille guerriers, seigneur, ont devancé le jour, et vous attendent au port couverts de leur armure.

*(Cris de guerre, bruit de trompettes. Entrent plusieurs capitaines suivis de leurs soldats.)*

**UN CAPITAINE.**

La matinée est belle. Salut, général !

**TOUS.**

Salut, général !

**ANTOINE.**

Voilà une belle musique, mes enfants ! Cette matinée, comme le génie d'un jeune homme qui promet un avenir brillant, commence de bonne heure ; oui, oui. — Allons, donne-moi cela ; — par ici ;..... fort bien. — Adieu,

reine, et soyez heureuse, quel que soit le sort qui m'attende. (*Il l'embrasse.*) Voilà le baiser d'un guerrier : je mériterais vos mépris et vos reproches si je perdais le temps à vous faire des adieux plus étudiés ; je vous quitte maintenant comme un homme couvert d'acier. (*Antoine, Éros, les officiers et les soldats sortent.*) Vous, qui voulez vous battre, suivez-moi de près ; je vais vous y conduire. Adieu.


**CHARMIANE.**

Voulez-vous vous retirer dans votre appartement ?

**CLÉOPÂTRE.**

Oui, conduis-moi. — Il me quitte en brave. Plût aux dieux que César et lui pussent, dans un combat singulier, décider cette grande querelle ! Alors, Antoine... Mais, hélas !... Allons, sortons.

*(Elles sortent.)*



William Shakespeare : Oeuvres complètes  
Tragédies  
**ANTOINE ET CLÉOPÂTRE**  
ACTE IV  
[Retour à la table des matières](#)  
[Retour à la liste des Tragédies](#)  
[Retour à la liste des titres](#)



## Scène V

*Le camp d'Antoine, près d'Alexandrie.*

Les trompettes sonnent ; entrent ANTOINE ET ÉROS ; un soldat vient à eux.

**LE SOLDAT.**

Plaise aux dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine !

**ANTOINE.**

Je voudrais à présent en avoir cru tes conseils et tes blessures, et n'avoir combattu que sur terre.

**LE SOLDAT.**

Si vous l'aviez fait, les rois qui se sont révoltés, et ce guerrier qui vous a quitté ce matin, suivraient encore aujourd'hui vos pas.

**ANTOINE.**

Qui m'a quitté ce matin ?

**ÉROS**

Qui ? quelqu'un qui était toujours auprès de vous. Appelez maintenant Éno-barbus, il ne vous entendra pas ; ou du camp de César il vous crierà : Je ne suis plus des tiens.

**ANTOINE.**

Que dis-tu ?

**LE SOLDAT.**

Seigneur, il est avec César.

**ÉROS.**

Ses coffres, son argent, il a tout laissé, seigneur.

**ANTOINE.**

Est-il parti ?

**LE SOLDAT.**

Rien n'est plus certain.

**ANTOINE.**

Éros, va ; envoie-lui son trésor : n'en retiens pas une obole, je te le recommande. Écris-lui, je signerai la lettre ; et fais-lui mes adieux dans les termes les plus honnêtes et les plus doux : dis-lui que je souhaite qu'il n'ait jamais de plus fortes raisons pour changer de maître. — Oh ! ma fortune a corrompu les coeurs honnêtes. — Éros, hâte-toi.



**William Shakespeare: Oeuvres complètes**  
*53 titres (Annotés et illustrés)*

**Acheter l'intégralité du livre :**



## Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	4
Avertissement	9
PRÉFACE DE LA NOUVELLE TRADUCTION DE SHAKESPEARE	13
Table des matières	15
TRAGÉDIES	31
LISTE DES TRAGÉDIES	32
ANTOINE ET CLÉOPÂTRE	33
Table des matières	35
Notice	37
Personnages	40
Acte Premier	42
Acte Deuxième	72
Acte Troisième	116
Acte Quatrième	161